

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

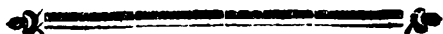
De Poëse ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Decouvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres : & de diverses autres Particularités interessantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

AVRIL 1763.



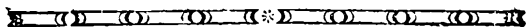
NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCLXIII



JOURNAL HELVETIQUE.



A V R I L 1763.



E S S A I

Sur cette Question. proposée dans le Journal Helvétique de Mai 1762.

Quels sont les moyens de tirer un Peuple de sa corruption, & quel est le plus le plus profit que le Legislatteur puisse suivre à cet egard?

QUI dit un home, dit un Etre imparfait ; un Etre qui , come tel, peut se livrer à divers égaremens , & qui en effet, ne s'y livre que trop fréquemment. Ainsi sont faits les habitans de ce Monde : Ils

ont en partage du bon & du mauvais, des qualités estimables, & des défauts humilians. Tel a constamment été leur sort, & il sera tel, aussi longtems qu'ils voyageront sur la Terre. C'est ce que l'on peut affirmer, sans crainte d'être jamais contredit par l'expérience.

Dans cet état des choses, envain tendroit on au but de voir des homes ornés d'une vertu sans tache. Ce seroit viser à l'impossible : Ce seroit perdre également & son tems & sa peine. Mais ce que l'on peut entreprendre avec espérance de succès, & ce que doivent singulièrement se proposer ceux qui comandent à leurs semblables, c'est de faire tout ce qui est à faire, pour les rendre autant ennemis du mal, & autant amis du bien, que de fragiles mortels puissent l'être.

Pour atteindre cette fin si desirable, j'estime qu'il est convenable & nécessaire, de mettre en usage les moyens que je vais exposer.

PREMIER MOYEN.

Procureur l'Instruction du Peuple.

L'ignorance est une des Causes principales du vice. Quand on ne fait ni ce que l'on doit croire, ni ce que l'on doit faire, il est moralement impossible que les mœurs soient bien réglées. C'est

le sentiment de C I C E R O N. „ Come une
 „ Terre , dit il , quoique naturellement
 „ fertile , ne peut porter du fruit , si elle
 „ n'est cultivée ; de même en fera-t-il de
 „ l'Esprit de l'home , s'il n'est éclairé (*).

Aussi l'Histoire dépose-t elle , que les pauvres habitans de ces vastes contrées de l'Univers , que les ténèbres du Paganisme obscurcissent encore , se plongent sans pudeur , come sans mesure , dans les excès les plus honteux , & dans les vices les plus révoltans. Cette même Histoire atteste au contraire , que ceux de ces Peuples , qui ont le bonheur d'être éclairés par la conoissance des choses , dont il importe le plus à l'home d'être instruit , en même tems qu'ils changent de sentimens , font paroître une reforme favorable dans leur conduite.

Par ces choses , dont il importe si fort à l'home d'être instruit , on voit sans peine que j'entens les vérités fondamentales que la Religion propose à nôtre foi , & qui peuvent être limitées à un assez petit nombre d'articles.

Les perfections de Dieu : L'immortalité

Z 3

(*) Ut ager , quamvis fertilis , sine cultura fructuosus esse non potest ; sic sine doctrina animus. C I C E R O : *Toussé* :

de l'ame humaine : Les récompenses & les peines de la vie à venir : Le moyen par lequel on peut être à l'abri de ces peines, & obtenir ces récompenses. Voilà qui doit influer avec une merveilleuse efficacité, sur les mœurs de quiconque croit réellement des vérités aussi dignes d'être connues.

Les perfections de Dieu sont le grand fondement de tous les devoirs que les hommes sont tenus de remplir, relativement à lui ; come aussi, de tout ce qu'ils doivent, & à leurs semblables, & à eux mêmes

Si je suis intimement persuadé, qu'il existe un Etre, en qui se trouvent réunies de la manière la plus glorieuse, toutes les perfections possibles : Un Etre qui est la Cause première de mon existence, & l'Auteur généreux des biens divers qui sont à ma disposition ; pourrai je me refuser aux sentimens de reconnoissance & d'amour, que méritent des faveurs autant précieuses, qu'elles sont peu méritées ? Et si je l'aime de tout mon cœur, n'exprimerai je pas cet amour, par mon empressement à faire tout ce qui lui est agréable, & par mes attentions à éviter tout ce qui lui déplaît ?

Si je suis persuadé, que ce Dieu qui est mon Souverain Maître, l'est aussi du mon-

de entier, & de tout ce qu'il renferme, ne ferai je pas toujours en sa présence, dans les sentimens de la crainte la plus respectueuse, & de la vénération la plus profonde?

Si je crois que rien n'échape à la connoissance de cet Esprit infini, & qu'il observe en particulier la conduite des homes, mais qu'il l'observe en Juge éclairé & impartial, pour leur en faire rendre compte, pour leur demander raison du bon ou du mauvais usage qu'ils auront fait des excellentes facultés dont il a enrichi leur ame, cette partie d'eux mêmes qu'il daigna former à son Image, & qu'il destina à l'Immortalité: Immortalité, que sa bonté souveraine nous assure devoir être souverainement heureuse, pour ceux qui auront voué une fidèle obéissance à ses ordres; en même tems que sa Justice exacte ne nous permet pas de douter, que dans cette immense éternité, qui attend tous les homes, elle n'exerce ses droits, d'une manière digne du suprême Législateur, contre ceux qui après s'être obstinément adonnés au vice, auront quite ce monde dans un état d'impénitence: Si je crois dans la sincérité de mon ame ces intéressantes vérités, coment seroit-il pos-

sible, que je ne m'éforça pas de vivre conséquemment?

Si j'e réfléchis ensuite, sur le bienfait inestimable de la rédemption: Si je considère, que la désobéissance soutenue des coupables mortels, les ayant mis dans la fatale position de ne pouvoir ressentir les salutaires effets de la clémence céleste, les compassions de Dieu voulant apporter un remède efficace à un mal, dont les suites étoient si fort à redouter, l'ont porté à doner aux homes, l'objet le plus chéri de son amour, celui qui est son Fils, de la manière la plus intime, & qui s'est aquisé dans la dernière perfection de tout ce qu'il falloit nécessairement faire, pour procurer aux pécheurs l'admirable prérogative de pouvoir s'approcher avec confiance du Trône de la Grace: Si je suis convaincu de ces choses, ne serai-je pas excité avec une force victorieuse, à remplir dans toute la ponctualité dont je puis être capable, les conditions sous lesquelles la félicité du Ciel est offerte à mes espérances? Qui ne voit, que je me rendrois coupable de l'ingratitude la plus étonnante, & que je serois au dernier point ennemi de mon propre bonheur, si je refusois de prendre ce parti.

Ainsi découlent des vérités de la Réli-

gion, come d'une source pure & abondante, les obligations importantes auxquelles les homes se doivent.

Les perfections de Dieu en particulier servent de fondement, come je l'ai dit, non feulement aux devoirs qui se rapportent directement à cet Etre suprême, mais encore, à ceux qui sont relatifs, & aux autres homes, & à nous.

Dieu est bon: Serai je méchant? Il est sage: Me proposerai je des fins illicites? Il est Juste: Obéirai je à l'injustice? Il est miséricordieux: Serai-je inexorable? Il est charité: Fermerai je mes entrailles aux indigens? Il est véritable: Serai je menteur? Il est saint: Vivrai-je dans la souillure? Mon but capital ne sera-t-il pas au contraire, d'imiter ces attribus de l'Etre tout parfait? Ne travaillerai je pas avec autant de zele que de persévérance, à lui ressembler a ces divers égards, aussi exactement, que mon imparfaite nature peut le permettre? N'envisagerai-je pas cette imitation, come la chose du monde la plus glorieuse, & la plus intéressante pour moi? C'est là sans doute, une tâche que je ne pourrais perdre de vüe, sans faire un abus impardonnable, des nobles facultés que la main libérale de mon Créateur suprême m'a assignées en partage.

Après avoir donné au Peuple la conoissance des vériés dont nous venons de parler, il est nécessaire de l'instruire aussi, & dans un détail exact, de tous les devoirs dont la Réligion recomande la pratique; attendu que le plus grand nombre des homes, très peu familiarisés avec le raisonnement, ont besoin d'être conduits, come par la main, dans la route qu'ils devroient invariablement suivre. Mais il ne faut point oublier de leur faire observer, que tous ces devoirs sont bien moins fondés sur le bon vouloir & l'autorité du Législateur, que sur les grandes vérités, qui doivent être l'objet de leur foi.

Quand on se borne à dire aux homes, vous ferés telle chose; vous vous abstiendrés de telle autre; ils peuvén croire qu'on leur parle sur ce ton, dans l'intention de gêner leur liberté, & de leur faire sentir le poids du joug qu'ils sont obligés de porter. Mais quand on leur démontre, que les ordres qu'on leur donne résultent nécessairement des perfection si respectables du Dieu qu'ils adorent, il est beaucoup plus facile de fléchir leur volonté, & de les déterminer à observer de leur mieux, les préceptes que l'on veut qu'ils prennent pour la règle de leur conduite.

SECOND MOYEN.

De tirer un Peuple de sa corruption.

Acoutumer ce Peuple au travail.

L'oisiveté est la Mère du vice. Une vie fainéante conduit à la dissipation. La dissipation mène à la débauche. La débauche, qui vuide la bourse, appelle à son secours l'injustice pour la remplir, afin de pouvoir se procurer l'aliment qu'elle desire. Ainsi, un abîme appelle un autre abîme. Ainsi l'homme se porte trop souvent au dernier terme de la corruption. Mais quand on s'occupe à l'œuvre d'une vocation légitime, on est beaucoup moins sollicité à écouter la voix des passions défordonnées, & s'il arrive qu'on se trouve exposé à leurs attaques, il est infiniment plus facile de les repousser, & de les contenir dans les bornes où elles doivent être.

Il paroît donc, qu'un Législateur doit donner son attention à ce que ceux qui sont soumis à son sceptre, mènent une vie laborieuse; come aussi, à ce que le genre de travail auquel ils s'occupent, soit tel, qu'il ne les oblige point à passer dans l'inaction une partie considérable de leur tems, ainsi que l'exigent certaines professions, qui par la forte contention dans la-

quelle elles tiennent, soit l'œil, soit la main, font que l'ouvrier est dans le cas de quitter son travail, pendant plusieurs heures du jour. Ces heures de loisir sont très fréquemment des heures privilégiées pour le cabaret, pour le jeu, & pour d'autres amusemens, non moins propres à influer d'une manière fâcheuse sur les mœurs.

Dès-là, le bien d'un Peuple requiert à mon avis, que ceux qui sont proposés au Gouvernement d'un Etat, ne permettent pas qu'un trop grand nombre de personnes se voient à des professions, qui ouvrent la porte à de tels inconvéniens. Il en est une multitude d'autres, beaucoup plus utiles à la Société, & qui en appelant ceux qui les exercent à un travail rarement interrompu, font qu'ils se trouvent beaucoup moins exposés aux tentations qui entraînent malheureusement un si grand nombre d'hommes dans les sentiers funestes du vice. Il faut donc pourvoir, autant que faire se peut, à ce que les occupations d'un Peuple, loin de favoriser indirectement le désordre, soient au contraire des aides à la vertu.

TROISIEME MOYEN.

*Doner de bones Loix , & tenir la main
à leur exacte observation.*

Toutes les Loix , qui font l'ouvrage des homes , portent avec elles plus d'un trait de l'imperfection de leurs Auteurs.

On fait d'ailleurs , qu'une Loi doit s'acomoder , & à la forme du Gouvernement pour lequel elle est destinée , & au génie du Peuple qui doit l'observer. Telle Loi qui figure bien dans une Monarchie , seroit déplacée dans un Etat Républicain. Telle autre , que l'Esprit d'une Nation lui fait recevoir avec empressement , ne pourroit avoir vigueur , sans de grands inconveniens , chés une Nation d'un Esprit opposé. Les Législateurs se trouvent donc forcés d'établir différentes Loix. Le seul point sur lequel on doit croire que tous se sont acordés , c'est quant au but dans lequel ils ont publié des Loix. Ce but a été sans doute , de réprimer le désordre , & de faire régner l'ordre dans la Société ; de ruiner l'empeire du vice , & de rendre florissant celui de la vertu. Entre ce grand nombre de Loix , qu'il est possible d'adopter , un Législateur sage choisira toujours par préférence , celles qu'il jugera conve-

nir le mieux aux circonstances dans lesquelles & lui & son Peuple se trouveront placés, & il aura soin d'en faire doner à ce Peuple une conouissance distincte, afin que qui que ce soit, ne puisse à titre légitime, prétexter en ce point cause d'ignorance.

Mais en vain publieroit-on les meilleures Loix, si elles sont mal observées; ce qui est trop ordinaire.

Le Prince, qui ne peut pas faire tout par lui même, & voir tout par les yeux, est nécessairement obligé de confier le soin de faire exécuter les Loix aux Magistrats qui comandent sous son autorité. Ces Magistrats, participans aux foibleses qui sont le partage de l'humanité, ne remplissent pas toujours, avec une loüable intégrité, les fonctions importantes qui sont à leur charge. L'incapacité, la prévention, l'intérêt, la bienveillance, le ressentiment, & d'autres passions: Une, ou plusieurs de ces Causes, font souvent pancher la balance du côté où elle devrait se trouver la plus légère. C'est là un mal fâcheux, que l'on doit prévenir autant qu'il se peut, & auquel on doit apporter un prompt remède, quand il est connu.

Il y a lieu d'espérer qu'on le prévientra, si ceux à qui appartient le droit de

conférer les Emplois publics, ne les donnent qu'à des homes d'une capacité suffisante, & sur tout, d'une probité non suspecte. Il est absolument requis que des Magistrats de ce désirable caractère soyent préposés à l'observation des Loix, pour qu'elles produisent les heureux effets auxquelles elles sont destinées; pour qu'elles exercent leurs droits, sans aucun égard à l'apparence des personnes; pour que la vertu soit approuvée, louée, protégée, chés quiconque la pratique; pour que le vice soit blâmé, flétri, puni, chés quiconque s'y adone.

Si les choses sont autrement: Si les Loix n'ont d'activité que contre les petits: Si on permet que les Grands, s'arrogent par le fait, l'humiliant privilège de les violer impunément, alors tout ira mal. Le Peuple se plaindra amèrement, & non sans raison. Il trouvera qu'on le traite d'une manière tirannique. S'il obéit, ce ne sera que par la seule crainte de la peine, & une telle obéissance ne mérite pas d'éloge; „ ce n'est point par un motif de „ crainte qu'il faut s'abstenir du péché, „ mais dans l'intention de remplir ses de- „ voirs, „ a dit un Payen (*).

(* Non metu, sed officij causâ, peccatis abstinendum. DEMOCR. *Sentent.*

Il faut donc que toute personne en Office, satisfasse au dû de sa charge, avec la plus exacte impartialité; sans quoi son administration ne peut qu'être très nuisible à la Société, & elle le deviendra infiniment, si un Juge se rend coupable d'une partialité manifeste, de sorte que „ pour „ les mêmes fautes, les uns soyent punis, „ dans le tems que par les autres ne sont „ pas même apeillés (*).

Lorsque des Magistrats se montrent prévaricateurs, à quelqu'un de ces égards, qu'ils ne tardent pas à subir le juste châtiment qu'ils méritent, à raison de la nature ou du nombre de leurs infractions? Que le Prince fasse voir aux yeux de son Peuple, qu'étant le Ministre du Roi des Rois, établi pour punir celui qui fait mal, il manie son Sceptre, conformément aux règles de la plus invariable Justice? Qu'il démontre, que le fort, qui manque à ses devoirs, est l'objet de son indignation, & que le foible, qui marche dans l'intégrité, peut se reposer avec confiance sur sa protection? Si l'on prend ce parti, on devra s'attendre à voir chacun faire des efforts

(*) Cavendum, ne iisdem de causis alii plecantur, alii ne appellentur quidem CICER. Offic.

efforts soutenus, pour figurer de son mieux, dans la place qu'il occupera.

QUATRIEME MOYEN.

De tirer un Peuple de sa corruption.

*Que ceux qui gouvernent les autres leur
donnent l'exemple.*

On remarque chés tous les homes dès leur enfance, un penchant décidé pour l'imitation. Ce penchant, qui croit avec eux, les incline à se rendre particulièrement imitateurs des personnes qui tiennent un rang distingué parmi leurs semblables. S'ils ne peuvent être ce qu'ils sont, ils s'appliquent du moins, à faire ce qu'ils sont. Ces exemples les entraînent, avec une force triomphante, & en quelque sorte invincible.

Ce principe posé, il en résulte, par une conséquence évidente, que si les Supérieurs sont en mauvais exemple à la multitude, cet exemple produit infailliblement les plus sinistres effets. „ Ils font „ plus de mal par ce modèle contagieux, „ que par les excès même auxquels ils s'abandonnent „ (*). On voit le Peuple,

A a

(* Plus exemplo, quam peccato nocent, PATERE :

marcher avec un déplorable empressement sur les pas de ses Chefs. On le voit se livrer sans retenue & sans honte, aux écarts qui flétrissent la vie de ses répréhensibles Conducteurs.

Mais que ces homes, destinés à être la lumière du Monde, dirigent leurs mœurs conformément aux obligations qui leur sont imposées : Qu'ils se montrent dévoués à la vertu : „ On verra le Peuple „ lui offrir avec eux le tribut qu'elle mérite „ (*). Alors tout sera bien. Alors, on verra tous ceux qui n'auront pas le cœur d'espérément corrompu, piqués d'une louable émulation, faire des efforts généreux, pour suivre ponctuellement les leçons de la sagesse. On les verra marcher avec constance dans les sentiers aimables de la vertu, qui se terminent à la possession du souverain bien, dont la souveraine bonté du Créateur des homes souhaite qu'ils jouissent tous.

G.

J. F. D. B.

(*) R. x velit honesta; Nemo non eadem velit. SENEC.



LE VRAI TALISMAN

CHAPITRE IV.

MORNAY revint donc à la ville : Il en étoit parti, sans dire adieu ; personne n'avoit sù ce qu'il étoit devenu. Dès son arrivée il reçut quantité de visites ; plusieurs le virent par curiosité, les autres par bienfiance. Grands complimens, tendres regrets de son départ, offres de services, tout fut étalé avec tant d'énergie, que MORNAY auroit espéré d'être heureux à l'avenir, s'il avoit moins eü lieu de douter de leur sincérité, & que le Talisman ne l'eût pas mis à même de conoitre la véritable intention de tout de gens tendres & charitables.

Les Parens de MORNAY furent des premiers à le venir voir : On versa des larmes ; on avoit éré, disoit-on, affligé de son évasion ; il eût été secouru honorablement, s'il étoit resté ; le bien de toute la Parenté lui auroit appartenu : On l'aimoit tendre-

ment; leur affection n'eût pas souffert qu'il fut demeuré dans le besoin. On promit enfin de concourir, d'un commun accord, à rétablir sa fortune & à tâcher de le remettre dans les honneurs.

MORNAY comença alors l'épreuve du Talisman; il voulut connoître le vrai motif de tant de zèle & de cette générosité: Il présenta l'Interprète du Cœur.

Quelle honte, pour nous, dirent alors ses Parens, de voir un des nôtres, que nous ne saurions méconnoître ni désavouer, réduit à cet état d'infortune! Nous craignons de rougir de sa disgrâce, ou d'être obligés de lui faire part de nos facultés, pour le maintenir dans la situation qu'exigent notre rang, notre naissance; son départ nous avoit délivrés de l'une & de l'autre de ces craintes: Il sembloit ne devoir plus nous être à charge. Quel supplice pour des gens d'honneur, que la présence d'un Parent dans la dernière adversité! Il avoit bienfait de s'enfuir: Mais il auroit mieux fait, encore de ne pas reparaître. Cependant, puisqu'il revient, notre amour propre ne souffrira pas qu'il nous fasse honte par son état de pauvreté, & pour qu'il ne nous oblige pas à le secourir longtems par nous-mêmes, il faudroit tâcher de lui procurer quelque es-

ploi honorable, dont l'éclat réjaillit sur nous. Il n'y a rien qui avilisse plus que l'indigence; un home pauvre ternit la gloire de tous ceux qui lui appartiennent.

Maudite vanité, dit MORNAY, qui substitue à la véritable gloire des chimères frivoles, qui dégradent l'home aux yeux du Sage. Le vrai honneur ne consiste-t-il pas dans la probité & l'amour de la vertu? Est-il une grandeur plus noble, que celle qui foule aux pieds les richesses & les vains apas de l'opulence? Séduisant amour-propre, ton excès étouffe dans les cœurs les sentimens de l'humanité, la force même du sang! Est-ce là cette affliction si vive, que leur causa mon départ? Quelle hypocrisie, Grands Dieux! L'ambition se décore de ce qu'il y a de plus sacré! Et je devrois mon élévation à leur orgueil, plutôt qu'à leur tendresse! ha! renonçons y, & faisons les rougir de leur bassesse par notre vertu, où, s'il faut, pour servir les homes, accepter des dignités, montrons-leur l'usage qu'il faut faire des biens de la fortune, en les faisant servir à soulager les malheureux!

Il reçut ensuite la visite d'un de ses amis, ou pour mieux dire de l'un de ceux avoient parû autrefois l'afectionner vive-

ment. Cet ami lui reprocha de n'avoir pas daigné se confier à lui dans ses malheurs ; ignorez-vous , lui dit-il , que ma bourse étoit à votre service , toute ma maison à votre disposition , & que j'aurois employé tout mon crédit , toutes mes facultés , pour vous secourir ?

MORNAY voulut pénétrer dans le fond du cœur de son ami , & éprouver si cette générosité étoit réelle. Il présenta le Talisman.

J'aurois été bien fâché , dit alors cet ami , qu'il se fut adressé à moi , dans le tems qu'il avoit besoin de secours. Maintenant , il n'est peut-être plus dans le cas de la nécessité , & je ne risque rien de lui reprocher , qu'il ne m'a pas mis à l'épreuve. Pouvois je me dispenser de le voir ? Tout le monde est instruit de notre ancienne liaison ; on diroit que je le fais à dessein : Que le idée n'auroit on pas de cette conduite ? Si par hazard il me demandoit quelque service , qui m'exposât à des dépenses , ou à des démarches humiliantes , je l'aurois éludé , sa demande , pallier mon refus , ou autoriser mon inutilité. Dans ce monde-ci , chacun doit penser pour soi ; des protestations , on peut en faire , cela ne coûte rien.

MORNAY écouta attentivement son bon

ami; lui promit de faire usage de sa générosité à l'avenir; & résolut fermement d'éviter désormais toute intimité avec lui, & de placer ailleurs sa confiance.

Il vint un homme, à qui il avoit rendu de grands services. Il s'étoit crû obligé de lui faire visite. Ha! Mon cher Bienfaiteur! s'écria-t-il en entrant; que je me réjouis de votre retour! Personne n'a été plus affligé que moi, en apprenant votre absence. Vos malheurs m'avoient vivement touché. J'ai fait de vaines perquisitions, pour vous découvrir, pour vous témoigner ma reconnoissance, en vous faisant part d'un bien, que je tiens de vos bienfaits.

MORNAY essaya la pierre de touche. De quel faideau, ajouta alors cet ingrat, ne me sento-je pas déchargé, par son éloignement! Rien n'est si pénible que la présence d'un homme à qui on a quelque obligation. Qu'il est humiliant d'être obligé de lui avouer, que nous tenons de lui notre bien être! Je me serois bien passé de cette courvée, si ce n'eût été le *qu'en dira-t-on!* Maintenant que je n'ai plus besoin de lui, j'ai honneur, en moi-même, d'être obligé de lui faire ma cour, mais tout le monde sachant le bien que j'en ai

reçu. je ne pouvois m'en dispenser. Que ne restoit il où il étoit allé! Ha! quelle ame basse, dit MORNAY. Devroit-on faire du bien après cela, si un cœur vertueux n'en trouvoit la récompense au dedans de lui même? Il fut indigné d'une si noire ingratitude; mais come il aimoit le bien, pour lui même, (c'est le caractère d'un cœur né pour la vertu) il se promit d'être toujours utile, & d'user seulement de plus de circonspection dans le choix des personnes qu'il serviroit.

MORNAY vit entrer ensuite un des Concurrans, qui par leurs brigues l'avoient sourdement culbuté, pour s'emparer de ses dignités. La curiosité l'amenoit; il vouloit savoir, s'il avoit rencontré quelque heureuse circonstance, s'il étoit rapellé par le Souverain, s'il ne pourroit pas lui être nuisible, en réclamant ses droits: Son arrivée l'avoit allarmé. MONSIEUR, dit-il à MORNAY, je suis très charmé de votre retour, & je m'empresse à vous en témoigner ma joie. J'ai pris beaucoup de part à vos infortunes; je n'ai accepté qu'à regret la dignité, dont la calomnie vous a fait dépouiller. Il n'a pas tenu à moi, qu'elle ne vous fut conservée, & si je n'avois craint d'encourir la disgrâce de notre Souverain, j'au-

rois refusé des avantages, qui vous étoient enlevés injustement. Sans doute, MONSIEUR, que la vérité va vous faire rendre justice; le Roi vous a aparemment fait revenir, pour récompenser votre innocence. Si je puis vous être utile, je m'emploierai avec chaleur; je vous suis entièrement dévoué.

Quel sujet pour exercer le Talisman! MORNAY le remercia de ses offres généreuses, & lui répondit, qu'il ignoroit si le Roi vouloit penser à lui; que son intention étoit seulement de servir son Souverain & sa Patrie par son travail; mais qu'il n'ambitionoit ni dignités, ni richesses. En parlant à cet homme bienfaisant & honête, il tourna le Talisman, pour approfondir ses vrais sentimens & en tirer une déclaration plus sincere.

Tant mieux pour toi, répondit alors cet ami serviable, je t'empêcherai bien de rentrer en grace, si je m'aperçois que tu puisses me nuire! Je t'ai culbuté autrefois, par mes impotures, pour ramasser tes dépouilles; je ne m'exposerai pas à perdre le fruit de tant de peines & à me couvrir de confusion, en te laissant justifier. Prend garde de me porter préjudice, en rétablissant ta fortune; car je te per-

drai par toutes sortes de moyens, je les tenterai tous, jusqu'au crime!

Quelle trahison! dit MORNAY; peut-on être aussi méchant, aussi scélérat, pour conserver les biens de la fortune? Heureux celui qui vit sans ambition, content de faire le bien, satisfait de sa médiocrité! Il n'est point tenté de se souiller par des forfaits, si familiers aux ambitieux; il n'est point exposé à la jalousie & à la méchanceté industrieuse de ses Concurrents.

Enfin MORNAY reçut encore quantité d'autres visites, qui toutes avoient des motifs également vicieux, & qui lui fournirent bien des connoissances sur le caractère du cœur humain.

Dès qu'il se trouva seul, le sage Vieillard, qui s'étoit rendu invisible & qui le suivoit fidèlement, profita de l'occasion, pour lui donner quelques conseils sur tout ce qui venoit de se passer. Il avoit trouvé quelque justice dans les réflexions que MORNAY avoit faites; mais la conduite qu'il se promettoit de tenir à cet égard, demandoit à être dirigée par une sagesse moins scrupuleuse & plus sensée.

L'on doit, lui dit il, savoir mettre des bornes à ses réflexions, & ne point agir à l'égard des hommes avec ces marques d'avarice, que semble devoir inspirer leur

malice. Vouloir être trop jette, c'est vouloir se faire haïr : Une certaine négligence bien concertée fait ressortir les bones qualités, & force les énemis même a rendre justice. Un home sage doit savoir faire usage des jaloux ; la mauvaise volonté d'autrui fait souvent trouver visibles & surmontables, des obstacles que leur affection auroit cachés, plusieurs personnes ont dû leur élevation & leur bien-être au ménagement, aux égards pour leurs énemis & à leur malice inconfidérée. L'on doit plutôt se garder de la flatterie, que de la jalousie : Celle là cache ses traits & celle-ci les éguisse à vos yeux. Le Sage doit consulter la haine come un miroir fidele & ne doit s'étudier qu'à s'y soustraire, en corrigeant les défauts qui lui doneroient prise. Marquer trop de défiance, c'est faire insulte : Une insulte excite à la vengeance, & la vengeance inspire le mal, auquel on n'eût jamais pensé. L'on peut, au contraire, se rendre maître de son énemis par une autre voye : Pour maitriser les cœurs, il faut saisir l'endroit qui les flate ; tous les homes sont idolâtres : Les uns aiment l'attèter, les autres le plaisir, tous la complaisance ; la clef du cœur est de connoître cette ido-

le, & de faire usage de cette connoissance pour le plus grand bien de la Société.

Les intentions vicieuses des faux amis, des jaloux, des ingrats même, ne doivent pas rendre plus fin que prudent; un procédé uni plaît aux plus mal intentionnés; mais ils n'ont pas le courage de l'adopter. La sincérité doit être simple & rien de plus; la sagacité ne doit pas dégénérer en finesse; il vaut mieux paroître sage, que subtil: L'un fait respecter, l'autre fait craindre. Pour être sincère, on n'est pas moins exposé à être trompé; il faut se défier quelquefois, mais cacher adroitement sa défiance.

La principale sagesse & la science la plus nécessaire, consistent à favoir vivre avec les homes. Un Sage, un Savant, qui n'ont pas la connoissance du monde, qui ne savent pas le ménager, seront facilement trompés, & bientôt hais.

Le Sage ne doit pas fuir les influences de la fortune. Renoncer entièrement au bien être, c'est misantropie; se fier entièrement au hazard, c'est une folle erreur. Il faut aspirer à une certaine opulence, pour en faire bon usage, & travailler à l'acquérir par son industrie. Il ne faut pas se contenter de se présenter devant le palais de la fortune & attendre tranquillement

qu'on vous l'ouvre ; il faut heurter avec une honête confiance, apuyée sur la vertu & le mérite : Dès qu'on y fera connu, on en rapportera infailliblement quelque regard favorable. La bone Philosophie n'admet que les bones mœurs & la prudence, pour principaux arbitres du sort ; c'est la sagesse ou l'étourderie, qui rendent heureux ou malheureux.

C'est être moins sage, que vindicatif, de ne faire du bien qu'à certaines personnes & avec trop d'examen, parce qu'on aura déjà fait des ingrats. La générosité la plus désintéressée, & par conséquent la plus honête, fait du bien partout où elle trouve l'ocasion favorable. Si un home heureux par vos bienfaits, ne vous paye pas de reconnoissance, l'estime des gens de bien vous en récompensera plus dignement. La vraie grandeur est dans la bone action : La pure vertu fait le bien, uniquement pour lui même, parce que c'est le penchant & le vrai caractère des belles ames ; & la véritable sagesse tâche même d'oublier à qui elle a été utile. Les Dieux prodiguent leurs faveurs aux bons & aux méchans ; souvent même plus abondamment à ceux qui les ont ofensés. Voilà la règle de la conduite d'un home vertueux.

Oui, répondit alors MORNAY, je vivrai avec tous les homes; je tâcherai de conoitre les bons, pour les imiter; les méchans, pour m'en garantir, sans choquer ouvertement leurs caprices, ni irriter leur malice par trop d'indignation; & je travaillerai à me faire aimer de tous. Je souhaite que la fortune me rie; je tenterai, pour cela, tous les moyens que l'honneur & la vertu me permettent. Si le Ciel me favorise, je ferai du bien à tout le monde, sans distinction; je regarderai les riches comme un dépôt appartenant aux malheureux, & je bénirai les Dieux de me l'avoir confié: Je regarderai tous les homes comme mes Frères; je plaindrai les ingrats, sans les abandonner; je désirerai le changement des vicieux, & je m'élèverai en quelque façon, au niveau des immortels, qui font pleuvoir sur les terres stériles, comme sur les plus fécondes.

Fin du Chapitre IV.



L E T T R E

A M * * * SUR LE DUEL.

J'APRENS, mon cher Ami, que vous allés vous battre en Duel, & laver noblement dans vôtre sang, ou dans celui de vôtre meilleur Ami, une légère ofense que vous croyés en avoir reçue; mais on me dit en même tems que vous balancés encore; vous vous attendés peut être à des remontrances pour vous en détourner; point du tout; je veux au contraire. par l'intérêt que je prens à ce qui vous regarde, vous aider à lever les scrupules, & à dissiper les préjugés ridicules que la Raison & la Religion pourroient vous laisser, & si c'étoit encore la mode, je n'hésiterois pas à aller vous offrir d'être vôtre second.

Des gens qui prétendent avoir du bon sens, & de la pieté, mais qui ne sont dans le fond que des pédans & des poltrons, vous diroient peut être que si vous avés reçu une ofense vous devés vous en expliquer avec vôtre ami, & que s'il ne veut pas convenir de son tort, &

& qu'il soit de nature à ne pouvoir rester sans réparation, vous devés vous adresser au Magistrat pour en avoir justice. Quelle misère ! Quoi ! Un Home *come vous*, pourroit il se contenter de simples excuses, ou rester ofensé, ou se croire satisfait par la décision des Loix, come le dernier des manans ? La longueur de vos épées, votre adresse à les manier, & les profondes bleiures quelles vous feront, ne démontreront elles pas qui a tort ou raison beaucoup mieux que des Juges éclairés ? La décision de vos armes ne fera-t elle pas celle de la Divinité même ?

L'expérience pourroit peut être vous rapeller qu'il y a eû des gens tués dans les duels, & vous faire craindre de l'être, ou vôtre ami ; mais l'expérience est une bavarde ; eh ! ne ferés vous pas allés les maitres de vos épées, ou de vôtre fureur, pour ne porter précisément que les coups qu'il vous plaira ?

On a vû aussi des gens estropiés dans ces nobles jeux des armes ; mais ce sont des marques honorables, bien plus que celles que l'on porte pour avoir défendu sa Patrie, & dont la gloire l'emporte de beaucoup sur la douleur, ou l'incomodité que l'on en ressent ; il est beau d'être borgne,

borgne, ou boiteux, ou manchot, quand on l'est devenu par un duel; les défauts deviennent des perfections.

Je ne puis cependant vous dissimuler que vous pourriés bien y perdre la vie; mais supposé que cela fut, qu'est ce que la vie en comparaison de l'HONNEUR? Je n'entens pas cet Honneur *pretendu*, qui consiste à ne rien faire que de conforme à la Raïson, à ne rougir que du crime & de l'indécence; c'est l'*Honneur des fots*, qui n'a presque plus de crédit, & dont le peu de partisans prouve l'ignobilité. Je parle de ce vrai Honneur, qui consiste à avoir de soi même la plus haute opinion, à croire que l'on ne peut se tromper, que personne n'a droit de nous trouver à redire, même quand nous l'insultons, ni d'être d'un sentiment différent du nôtre; que nous devons nous venger de tout ce qui paroît nous blesser, & tout sacrifier jusqu'à ce que nous nous imaginions d'être satisfaits; voilà le *vrai Honneur*, auquel on ne doit pas souffrir la moindre atteinte, qu'il faut conserver à tout prix.

Si vous ne vous battés pas vous ferés approuvé de quelques personnes ridiculement sensées, de quelques femmes sottement sensibles; mais pensés avec éfroi que

vous vous attirerés l'indignation & le mépris de ces Homes vraiment estimables, de ces Héros du siècle, qui comptent leurs jours par leurs duels, qui possèdent supérieurement le talent d'arondir leurs phrases par d'élégantes imprécations, d'insulter ceux qui ont moins d'audace qu'eux, de ruiner poliment la fortune, ou la réputation de ceux qui leur sont inférieurs en habileté, qui se couvrent d'une gloire immortelle en séduisant des innocentes, ou en passant leur vie dans les nobles combats de BACCHUS; pensés dis-je, que vous ne pourrés plus figurer avec eux.

Considérés, si vous l'osés, que vous ne serés plus admis à la toilette de ces femmes, qui à force d'être séduisantes ne peuvent plus être séduites, & qui font les charmes de la vie; ou de ces belles à la mode, dont la malé éfronterie fait le mérite, qui suffisent pour doner de la célébrité, ou couvrir d'ignominie l'home le plus aimable; voyés, si vous aimés mieux le comerce vil & entuyeux de ces gens bêtement régulier, qui ne disent & ne font rien que de raisonnable, dont les plaisirs sont si moderés, si fastidieux, qui ne peuvent jamais doner du relief dans le monde; & n'oser sortir sans être montré au doigt, par la plus saine partie du Genre-

Humain, que de voir la meilleure compagnie, d'en être célébré, admiré, & d'entendre dire de vous en passant : *C'est MONSIEUR *** celui qui s'est battu contre MONSIEUR ****, c'est un brave Home, il l'a tué dans les règles.*

Pensés de plus, que si vous avés fait une fois vos preuves de bravoure, vous aurés le droit incontestable & bien doux, de pouvoir railler, contredire, insulter tout le monde, sans avoir à craindre ces désagrémens là. Des Jurisconsultes hérissés des décisions rebattues d'un prétendu Droit Naturel & Civil, vous diront que les Loix défendent les Duels, & que les Souverains punissent, exilent, font pendre même quelquefois les Duellistes; bon, les Loix! sont elles faites pour gens *come nous* qui donons le ton au Genre-Humain? Les Souverains le sauront-ils? Ou s'ils venoient à l'apprendre, & qu'ils fussent d'assez mauvaise humeur pour s'en fâcher, ne fera-t-on pas passer votre Duel pour une rencontre, que la colère ou la nécessité de se défendre rendent excusable? Et dussies vous être exilé; ne seroit-ce pas également l'être dans sa propre Patrie, que de ne pouvoir fréquenter les Gens d'honneur, les Guerriers redoutables, les Coquettes

célèbres, les aimables libertins? Duffiés vous même être pendu, vous mourriés toujours avec *honneur*, vous anobliriés le Gibet même, & ce feroit pour vous une double élévation.

Il pourroit arriver encore que vous tue-rés vôtre ami, que vous jetterés par là son Epouse & sa famille dans la misère & le défefpoir, que vous y réduirés la vôtre Frivole considération! Pourquoi avés vous des femmes & des enfans? D'ailleurs ne doivent ils pas être refponfables de l'offenfe qu'il vous a faite, & par conféquent porter la peine d'un instant de foibleffe, ou de vivacité, & la Gloire dont vous ferés couverts l'un & l'autre, ne leur tiendra-t elle pas lieu de Père & d'Epoux?

Vous éprouverés peut être quelques remords, quelques regrets, d'avoir tué ou eftropié vôtre Champion, de vous être mis dans ce dernier cas vous même; mais il faut les étoufer, & rien n'eft plus facile, il n'y a qu'à fe plonger dans toutes fortes de voluptés fans interruption; & si vous ne le pouvés pas, qu'ils fe réveillent, & vous incomodent, ce n'eft rien en comparaiſon de la fatifaction intérieure de s'être vengé, & d'avoir confervé fon *Honneur*.

Je viens enfin aux objections les plus

spécieuses contre le Duel, mais qui dans le fond sont la foiblesse même pour des *Esprits forts* come nous ; „ l'Auteur de la Religion que vous protestés, vous diront les Ministres, ou des Casuites pointilleux, vous ordone de *pardoner les injures*, vous défend non seulement de *tuer* (*), mais même de *vous exp. ser à tuer ou à être tue sans nécessité* (**), vous menace de vous punir par des *tourmens éternels* (***) d'avoir disposé d'une vie dont vous n'êtes pas maitres, & dans le tems où elle étoit peut être la plus dérégée, d'avoir forcé l'âme à aller rendre compte de ses actions dans le moment même ou elle étoit animée de la plus violente fureur, & non de repentir de l'avoir offensé, de l'intention de *pardoner afin d'être pardonné* (†).

Bon ! Des braves come nous s'abaissent ils à croire ce qui ne convient pas à leurs passions ? Ne sommes nous pas au dessus des ordres de la Divinité ? Pardonner les injures ! . . . Est il en notre pouvoir ? Et n'est il pas clair d'ailleurs, qu'une résolution bien digérée de se battre est autant irrésistible qu'un mouvement de colère ou de frayeur ?

B b 3

(*) Exod : XX 13 (**) Nomb : XXXV. 16 18.
 (***) Matth : V. 22 23. (†) Matth, VI. 14 15.

Mais je suppose que ces Casures ayent raison, come il pourroit bien être; qu'est-ce qu'une Eternité de béatitude ou de tourmens, en comparaison du ravissant plaisir de passer pendant quelques années pour brave dans le Monde, ou de l'infamie d'être chassé d'un Régiment de braves, ou du Cercle des *Honnêtes Gens* du siècle? Ne vaut-il pas infiniment mieux perdre votre place dans le Ciel que dans votre Régiment, & n'en retrouverés vous pas une dans les Enfers?

Ne vaut-il pas infiniment mieux être privé du comerce insipide de ces bones gens, de ces Saints, de ces Anges qui nous ressemblent si peu, qui ne nous diroient & ne nous procureroient rien d'amusant, que de perdre la délicieuse Société de ces aimables Esprits infernaux, qui pensent come nous (*), qui ne nous parleront, & ne nous nourriront que de rancunes, de haines, de vengeances, de meurtres, & d'autres bons gros plaisirs de notre goût.

Il me semble qu'il n'y a pas à balancer un moment; aussi je m'atens à aptendre bientôt que vous avés bravement tué ou désarmé votre home; & s'il vous ref-

(*) Jean VIII. 44.

toit encore quelque doute à cet égard ,
 souvenés vous mon, cher àmi, de l'honneur,
 ne pensés qu'à l'honneur, ne parlés que de
 l'honneur, ne respirés que l'honneur, ne vous
 fociés que de l'honneur, ne regardés co-
 me vrai bien que l'honneur, (celui du
 Monde s'entend,) & croyés moi aussi
 avec honneur

Morges.

Vôtre très féal Ami
 IRONICUS PHILANTROPE.





F R A G M E N T .

Sur les questions proposées, touchant les paturages publics, & les prés artificiels; à l'usage du Pays de Vaud.

. **M**AIS au lieu d'attirer les Etrangers par des secours, nous les écartons par des réglemens de police.

Je conviens que
 & que des questions si importantes & si bien discutées doivent nous éclairer sur nos torts, & réformer nôtre œconomie; mais convenés aussi que les savantes spéculations de nos meilleures plumes sur quelques unes de ces questions là, suposent qu'elles nous donneront encore des détails pour les réduire en pratique.

En voici deux exemples qui intéressent fort nôtre pays, la proposition de partager les paturages publics aux particuliers, & celle de nous procurer des prés artificiels.

D'habiles Ecrivains ont donné de bons Discours sur l'une & l'autre de ces questions, ils démontrent clairement leur uti-

lité, & nous en recevrons de si grands avantages, que les E rivains qui les ont fait sentir, ne négligeront pas de nous indiquer avec le même zèle & la même clarté, les méthodes que nous devons suivre pour profiter de leurs conseils, qui nous deviennent tous les jours plus nécessaires par la dépopulation. Et come vous travaillés très utilement à en arrêter les malheureux progrès, permettés M. que je vous expose nos langueurs; il importe aux plus célèbres M decins d'être exactement informés de l'état de leurs malades.

Mais avant que j'entre dans ce détail, je vous prie de vous souvenir, que vous avés à traiter une maladie épidémique ou générale, & que par conséquent la méthode que chaque Laboureur emploiera pour cultiver sa portion aux paturages, & pour changer sa terre en prés artificiels, ne doit excéder ni ses facultés, ni ses forces, car toute méthode générale, ne seroit que pure spéculation, si elle n'étoit à la portée du Peuple.

Ainsi en vous exposant nos langueurs, je dois excepter quelques tempérammens robustes qui n'ont pas besoin de Médecin. je veux dire, ce petit nombre d'économies privilégiées, soit par l'opulence de cultivateurs qui sacrifient à leurs goûts,

soit par quelques situations fertiles en sources ou en égouts de Villages & de Villes ; ce n'est pas en faveur de ces domaines , déjà si florissans , que l'on propose de priver les publics de leurs paturages.

Avec ces exceptions, vous savés, M. qu'il est peu de pays plus sec, & plus stérile que le nôtre, peu de terres qui demandent un travail plus pénible & plus assidu ; nous éprouvons tous, que nos Domaines ne produisent leur rente, que par un excès d'engrais & de labour ; & certainement nôtre Pays manque d'ouvriers & de fourages.

Il est calculé que cette difette d'engrais & de cultivateurs empire annuellement, & nous ne pouvons en ignorer les causes. Les engrais en tout genre & de toutes espèces sont régulièrement chariés dans les vignobles, & par un effet nécessaire de ces transports, les prés & les champs manquent de leurs engrais naturels, & produisent toujours moins, jusqu'à l'époque fatale de l'abandon des terres, & de l'émigration du laboureur, qui n'en tire plus sa subsistance.

Les circonstances présentes favorisent encore ces facheuses émigrations ; les services étrangers n'étoient autrefois qu'une école militaire pour le besoin de l'état, &

une ressource pour les familles très nombreuses; & aujourd'hui, que ce pays auroit besoin de colonies, ces services étrangers multiplient à un tel excès, que nos laboureurs les plus robustes détellent leurs charues, & courent s'enroller; tandis que d'autre côté, notre jeunesse, qui a reçu plus d'éducation, porte ses talens dans les pays de commerce, qui sont toujours ouverts à leur industrie; & nous voyons que cette dernière paix offre des ressources encore plus considérables à tous ceux qui voudront passer dans les pays de conquête.

Posés pour maxime, qu'un émigrant ne regrète jamais, ni ses créanciers, ni son indigence, & que l'on ne sauroit remédier à la dépopulation, qu'en procurant au Peuple un sort préférable, à celui qu'il espère ailleurs.

Mais entre les oeconomies nouvelles, qui pourroient lui faire cet heureux sort, le choix est assez délicat, parce que les expériences qui réussissent dans un lieu, échouent très souvent dans un autre; ces nouvelles oeconomies demandent même fond de terre, même climat; & quelque différence dans les rosées suffit pour en changer le succès.

Je dis plus: Une oeconomie qui a réussi dans un pays en un tems, n'y réussira

pas toujours dans un autre, parce que cette économie demanderoit encore, même fortune, même comerce, même relations. Notre propre pays nous en donne la preuve & l'exemple. Comparés, je vous prie, les mœurs économiques du siècle passé, & du siècle présent.

Au siècle passé, nos laboureurs ne connoissoient qu'une économie de tradition, & croyoient bonement qu'elle étoit la meilleure, mais ils laissoient à chaque Domaine ses engrais, & le Peuple, nombreux alors, donoit aux terres cette culture habituelle, qui suffisoit à son entretien; il n'imaginoit pas qu'un laboureur pût faire son principal revenu de la vente de ses fourrages.

Dans ces tems d'ignorance, les vignobles manquoient d'engrais & produisoient peu, mais on pouvoit attendre la maturité du raisin pour le cueillir; les vins étoient bons & salubres, & tous les ports étoient ouverts aux marchands qui en faisoient négoce: C'est ainsi que tout concouroit à en assurer un débit sûr, & avantageux.

Notre siècle plus éclairé a trouvé l'ingénieux moyen de tripler le rapport des vignobles, en dépouillant le pays champêtre de ses engrais; & come cet excès d'engrais fait pourrir les raisins dans leur

plus grande verdeur, & force à vendre, nous avons l'art de faire mûrir à l'ombre le verjus, en l'entonant dans des vases d'une excessive grosseur; & nous le préservons de corruption, en lui prodiguant des vapeurs sulphureuses.

Il est vrai que l'art n'imité jamais si parfaitement la nature, que ces nouvelles œconomies n'ayent quelques inconvénients pour la qualité & pour le débit, puis que des vins qui étoient autrefois saints & excellents, ne sont plus que spiritueux, & si l'intérêt & l'habitude peuvent fasciner le goût, ou faire illusion aux spéculateurs qui remplissent les caves, leurs chalandis n'en sont pas moins rebutés par un goût de soufre qui étouffe celui du raisin.

Mais pour vous prouver les inconvénients de notre présente œconomie, il suffit de dire que nos abondantes récoltes excèdent trop la consommation, & que le défaut d'une balance si importante, devient toujours plus sensible, par une dépopulation qui diminue le nombre des buveurs chaque année; d'ailleurs la circulation du commerce de nos vins est arrêtée sans espoir, par la multiplicité de ces énormes toneaux, qui forment aujourd'hui des magasins inépuisables. Je dis sans espoir, puis que, renonçants à débiter nos vins

398. JOURNAL HELVETIQUE

chés des alliés qui s'en pourvoient ailleurs, nous sommes réduits à recourir aux moyens singuliers de diminuer nos récoltes, en projetant, tantôt d'arracher une partie des vignes, tantôt de les priver toutes de leurs engrais, ou autres spéculations aussi frivoles.

Je ne m'écarte pas de mon but, en vous retraçant les usages anciens & modernes de notre pays; il en résulte que, quoi que l'œconomie ancienne ne fut pas la meilleure & la plus parfaite, l'amalgamation de nos terres, & la dépopulation ne nous permettent plus d'œconomiser de même, & que nous pourrions moins encore adopter les usages des pays humectés par des sources, ou par d'abondantes rosées, qui n'ont aucuns vignobles à engraisser, & que cependant, on ne se lasse point de nous proposer pour modèles.

Ce crayon de nos usages vous présente encore la chaîne de nos abus, mais il faut avouer que chacun de ces abus venoit assés, au tems qui le vit naitre. Pour le justifier, changeons l'ordre que j'ai suivi dans l'enchainure de notre décadence; remontons des effets à leur cause, & cette gradation me ramènera naturellement à notre sujet.

• Ce grand nombre de vastes tonneaux

qui contiennent les provisions de huit & dix ans, & qui à tranché le fil de la circulation, étoit devenu nécessaire pour conserver cette grande quantité de vin, qui excède nôtre consommation annuelle ; & cette consommation annuelle n'est plus en proportion de nos abondantes récoltes, parce que nos vignobles ont triplé de rapport.

Ce rapport des vignobles a triplé, parce que de bons & sages œconomes ont améliorés leurs vignes par des dépenses considérables & continuées, en achat de fumiers & de fourages de toutes espèces.

Ces engrais & fourages sont vendus aux vigneronns, par des laboureurs qui n'ont plus de bleds, & qui, dans cette extrémité, ne peuvent se passer de ce prompt secours pour fournir à leurs nourritures.

Enfin, les terres ne fournissent plus la nourriture à nos laboureurs, parce que leurs Pères, leurs Frères, ou leurs Fils les ayant abandonnés, ces pauvres laboureurs n'ont plus assés de bras & d'engrais pour cultiver leurs Domaines.

C'est donc ce Peuple qui garde encore ses foyers, ce sont nos laboureurs indigens qui n'ont plus assés de bras & d'engrais pour cultiver leur propres Domaines, que nous devons tâcher de rétablir par de

nouvelles économies qu'ils puissent mettre en pratique, & dont le succès ne soit pas douteux; mais le pauvre Peuple est très entêté de ses usages.

Si vous conseillés en général, de partager aux particuliers, tous les paturages publics, & de changer leurs terres en prés artificiels, & que vous vous borniés à autoriser ces nouveautés par des exemples, nos laboureurs prévenus de leurs coutumes, vous opposeront les exemples de leurs Pères. Ils vous diront que dans l'ancien tems, les champs produisoient assez de bleds pour l'entretien des familles, que les prés des particuliers, & les paturages publics nourrissoient les troupeaux toute l'année, & que leurs Pères étoient plus sages & plus habiles qu'eux.

Si vous insistés, & que pour persuader nos laboureurs, vous calculiés charitablement avec eux la quantité de quintaux ou de toises de foin qu'ils pourroient recueillir de leurs terres incultes, & de leurs portions aux paturages, tous ces laboureurs vous représenteront que de pareils changements les obligeroient à quitter leur travail ordinaire & indispensable, pour faire des clotures, des labours, & des engrais extraordinaires, & qu'ils n'ont, ni les plantes vives, ni les palissades, ni les ouvriers,

ni les engrais, ni le tems qu'il faudroit absolument donner à cette nouvelle œconomie, ils ajouteront, que la réuffite de vos prés artificiels est affés incertaine, mais qu'il est tres certain, que pour entretenir leurs petits troupeaux, ils n'ont pour toute reffource que le berger & les paturages de leurs comunes.

Mais tous ces lieux comuns d'un Peuple prévenu, ne rebuteront pas les cœurs vraiment patriotiques, & fi l'indigence, qui devoit réveiller l'industrie, ne fait qu'endormir nôtre Peuple dans fes préjugés, vous le tirerez sûrement de fa léthargie par le partage que vous confeillés, fi vous lui donés une méthode sûre, bien articulée, & fans fraix, qui le conduife à fe paifer de paturages pour fes troupeaux, & a les établir en toutes faifons dans l'abondance des fourages.

Nos laboureurs ayant toujous leurs troupeaux à la crèche, ils auront fuffamment d'engrais, leurs fonds feront cultivés, & ils ateindront au point de perfection de nôtre Agriculture; mais fouvenés vous qu'une ceflion des paturages publics aux particuliers feroit irrévocable, que ces paturages publics font leur reffource actuelle, & que, par de fi grandes confidérations, le succes de vôtre méthode doit être certain. C c

J'ai l'honneur d'être &c.



P E N S E ' E S

*Et Observations tirées des Considérations sur
les Corps organisés, par M. CHARLES
BONNET.*

ON a déjà parlé de cet excellent Ouvrage, dont on tâcha de donner une idée, en l'annonçant. Je crois aujourd'hui pouvoir en détacher quelques Pensées ingénieuses, qui marquent beaucoup d'esprit & de grandes vues; je me bornerai à les copier, & si j'y joins quelques réflexions, j'aurai soin de les indiquer, afin qu'on n'attribue pas à cet habile Naturaliste, ou mes conjectures ou mes erreurs (*).

(*) Par exemple, j'avois crû sur certains indices, que M. BONNET avoit part à la découverte des étonnantes propriétés du Polype; mais M. BONNET attribue l'honneur de cette découverte à M. TREMBLEY, qui par son génie & ses observations a reculé les bornes de l'Histoire Naturelle, en développant dans cet insecte des qualités, qui nous étoient inconnues; l'essentiel étoit de faire cette découverte; quand on en tient le fil on peut aller loin, sans guide.

Voici l'idée que donne M. BONNET de la mécanique de la nutrition.

Quelle est la merveilleuse mécanique qui convertit une motte d'argile en un corps organisé ? Quel art transforme le végétal en animal, l'animal en végétal ? Par quelles opérations, supérieures à toutes les forces de la Chymie, la vigne extrait-elle de la terre ce jus délicieux, le ver à foye tire-t-il du meurier ce fil brillant ? Comment le thym & le gramen se changent ils dans les mammelles de la vache, en une liqueur également agréable & utile ? Par quelle vertu secrète cet amas confus de différentes matières, revêt-il la forme de nerfs, de muscles, de veines, d'artères &c. Quelle force, quelle puissance débrouille ce cahos, & en fait sortir un Monde, dont la structure & l'harmonie excitent l'admiration des Anges ?

Il n'est point de vraie métamorphose dans la nature. Les élémens sont invariables : Les mêmes particules qui entrent aujourd'hui dans la composition d'une plante entreront demain dans celle d'un animal. Ce passage ne changera point leur nature ; il ne fera que leur donner un autre arrangement. C'est ainsi, à peu près, continue nôtre ingénieux Naturaliste, que

Le même morceau de métal devient entre les mains de l'Artisan le signe des valeurs, l'image d'un Héros, ou la mesure du tems. Ici est encore l'art de toutes ces compositions, qui enrichissent chaque jour la Société de nouveaux biens. Cet art rassemble des matières de tout genre; il les unit, il les combine sur différentes proportions: De cette union & de ces rapports naît un édifice, un meuble, une teinture, un remède; détruisés cette liaison, ces rapports, abatés la pyramide, les pierres demeureront les mêmes, mais ce ne sera qu'un amas de ruines.

En seroit-il donc des productions naturelles, come de celles de l'Art? Ne craignons point, en le pensant, de diminuer l'excellence des ouvrages de la Nature? Quoi qu'elle soit assujettie à travailler toujours sur le même fond, elle l'emploie avec tant d'intelligence, que ses moindres productions surpassent infiniment toutes les inventions humaines; un carot est incomparablement moins éloigné de la perfection d'un vaisseau du premier rang que l'horloge le plus parfait, ne l'est de la machine organique la plus simple. Tandis que VAUCANSON construit d'une main savante, son canard artificiel, & que saisis de surprise nous admirons cette imita-

tion hardie de ouvrages du Créateur, les Esprits célestes sourient, & ne voient qu'un enfant qui découpe un oiseau.

M. BONNET parle avec une sorte d'extase de la beauté des Observations microscopiques: Voici come il s'exprime; son langage devient une sorte de Poëtie sublime. Il ne parle pas avec moins d'éloge des expériences de M. le Baron de HALLER, qui sont très curieuses, & qui méritent bien d'être confirmées

Ce sont, dit-il, de belles expériences que celles que je viens de décrire, ce sont les expériences sur la génération? Elles sembleroient nous porter aux extrémités les plus reculées de la création sensible, si la Raison ne nous persuadoit aussitôt, que le plus petit globule de la liqueur féminale est le commencement d'un autre univers, que l'infinie petitesse de ses parties met hors de la portée de nos meilleurs microscopes. Nous admirons ces globes immenses, qui roulent majestueusement sur nos têtes. Nous étudions avec soin les courbes qu'ils décrivent, nous calculons leur cours, nous mesurons leur grandeur &c. Mais quel sera le Physicien qui tentera ces différentes opérations, sur ces globes infiniment petits, qui roulent

dans les liqueurs féminales, & qui sont vraisemblablement l'une des causes de la génération? Qui nous assignera les loix de leurs mouvemens, & de leurs révolutions? Qui pénétrera leurs véritables figures, & la raison de toutes leurs apparences? Qui percera cette nuit profonde? Qui sondera cet abîme, où la nature ose se perdre? Quelle intelligence compare d'un coup d'œil, la sphaere de SATURNE, & celle du globule qui nage dans la liqueur féminale du Ciron. Cette intelligence n'habite point sur la terre; le Ciel est sa demeure; elle conoit le nombre des Etoiles fixes, & celui des Mondes qu'elles éclairent. Elle sait combien le plus petit globule de lumière est contenu de fois dans le globe énorme du Soleil.

La Génération est un de ces secrets que la nature semble s'être réservé Je crois cependant qu'on le lui arrachera quelque jour. J'en juge, dit-il, principalement, par le nombre & la nature des découvertes, dont on a déjà enrichi cette matière. *Oserois-je dire cependant, que le nombre des découvertes certaines est bien petit, & que tout semble se réduire encore à de simples conjectures; mais revenons à notre Auteur, voici come il poursuit. Les vérités physiques, fruits de l'observation &*

de l'expérience, se multiplieront & se perfectioneront sans cesse. Les vérités métaphysiques, plus indépendantes des sens ou des machines & liées à un petit nombre d'idées abstraites, ne se multiplieront pas, sans doute, en même proportion: Une Intelligence, qui connoitroit à fond les forces de l'Esprit humain, pourroit tirer l'horoscope des Sciences, & prédire le degré de perfection où chacune d'elles parviendra. *Je serois fort porté à penser, dit notre ingénieux Naturaliste, que la destruction de notre globe n'arrivera que lors que les Hommes auront épuisé la connoissance des productions qu'il renferme: Mais cet événement ne tient à d'autres, qui ne paroissent pas plus prochain.*

Il me semble que nos bons Philosophes ne se font pas un scrupule de s'ériger aujourd'hui en Prophètes, à l'exemple de l'illustre NEUTON, qui a essayé d'expliquer l'Apocalypse. M. de MONTESQUIEU a prédit qu'un des premiers Cantons de la Suisse, qu'il ne nomme pas, mais qu'il désigne assez clairement, s'agrandiroit un jour dans le silence. M. ROUSSEAU, Citoyen de Genève, a prédit que les Tartares subjugueroient un jour la Russie, & étendroient au loin leurs conquêtes. La conjecture de M. BONNET est plus vraisemblable.

On trouve dans son Ouvrage des morceaux dignes d'avoir été écrits par le Père MALLEBRANCHE, ou par l'illustre FENELON; c'est un feu dans les pensées, une richesse d'imagination, qui embélit ce que la Philosophie a de plus sec & de plus abstrait; en voici la preuve.

Il s'agit de savoir si la Génération s'opère par des germes, répandus par tout & qui contiennent en petit les Corps organisés, qui ont existé originairement, ou si la Génération se fait par emboitement, en sorte que les Corps renfermés dans les germes (*), se dévelopent successivement les uns les autres, à mesure qu'ils trouvent un lieu, ou un terrain convenable à leur nature, & propre à leur accroissement

Ces deux hypothèses ont chacune de la vraisemblance & de zelés Partisans; voici come s'exprime nôtre ingénieux & savant Naturaliste; il perdrait trop si on ne le laissoit pas s'expliquer lui même. En dé-

(*) Il est démontré par les observations de M. le Baron de HALLER, que le germe de l'animal tire son origine de la femelle, & que les ovaires de toutes les femelles contiennent originairement des embryons preformés, qui n'attendent pour començer à se développer que le concours de certaines causes.

ouvrant de nouveaux phénomènes , il leur donne du prix , par son énergie.

Je ne prendrai point parti , dit M. BONNET , entre l'hypothèse qui repand les germes par tout , & celle qui les enboîte les uns dans les autres : Ces deux hypothèses ont chacune leur probabilité ; mais il ne faut pas supposer un emboitement à l'infini , ce qui seroit absurde ; la divinisibilité de la matière à l'infini , par laquelle on prétendroit soutenir cet emboitement , est une vérité géométrique , & une erreur physique ; Tout corps est nécessairement fini ; toutes ses parties sont nécessairement déterminées , mais cette détermination nous est inconnue. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux , & à promener nos regards autour de nous pour voir que la matière a été prodigieusement divisée. L'échelle des êtres corporels (*) est l'échelle de cette

(*) M. BONNET a remarqué que LEIBNITZ a presque deviné les propriétés du Polype & son affinité avec les plantes. Il croioit qu'il y a une échelle entre tous les Êtres ; que la nature passe par degré de l'un à l'autre , & ne va point par sauts. Mais les Monades qu'il établit come l'origine de l'organisation des substances sont difficiles à connoître. Comment des Êtres qui ne sont ni Esprit ni corps , peuvent-ils en former.

division. Combien la moisissure est elle contenue de fois dans le cedre, la mitte dans l'éphant, un grain de sable dans le globe de la terre, un globule de lumière dans le Soleil ?

On nous prouve qu'une once d'or peut être assés divisée par l'art. humain, pour former un fil de cent lieues de longueur; on nous montre au microscope des animaux dont plusieurs milliers n'égalent pas ensemble la grosseur du plus petit grain de poussière; on fait cent observations du même genre, & nous traiterions d'absurde la théorie des envelopemens! Il y a plus; on obîerve, pour ainsi dire à l'ocil, cet envelopement; on découvre dans un oignon d'hyacinthe jusqu'à la quatrième génération; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que les parties de sa fleur sont celles qu'on distingue le mieux dans la troisième & quatrième génération.

J'aime à reculer, continue nôtre habile Naturaliste, le plus qu'il m'est possible, les bornes de la création; je me plais à confider cette magnifique suite d'Etres organisés, renfermés, come autant de petits mondes, les uns dans les autres; je les vois s'éloigner de moi par degrés, diminuer suivant certaines proportions, & se perdre enfin dans une nuit impénétra-

ble. Je goute une secrète satisfaction à contempler dans un gland, le germe d'où naîtra dans quelques siècles, le chêne majestueux, à l'ombre duquel les oiseaux de l'air & les bêtes des champs iront se reposer. J'ai encore plus de plaisir à découvrir dans le sein d'EMILIE, le germe du Héros qui fondera dans quelques milliers d'années un grand Empire, ou plutôt celui d'un Philosophe, qui découvrira alors au monde la cause de la pesanteur, le mystère de la génération, & la mécanique de nôtre être. J'aime mieux qu'on me prédise un grand Philosophe, qu'un grand Conquérant.

L'hypothèse des germes répandus dans toutes les parties de la nature, ajoute M. BONNET, ne m'offre pas un spectacle moins intéressant, quoique dans un tout autre gout; chaque corps organisé se présente à moi sous l'image d'une petite terre, où j'aperçois en raccourci, toutes les espèces de plantes & d'animaux qui s'offrent en grand sur la surface de nôtre globe; un chêne me paroît composé de plantes, d'insectes, de coquillages, de poissons, d'oiseaux, de quadrupèdes, d'*Homes même*; c'est peut être pousser trop loin la conjecture, mais continuons. Je vois monter dans les racines de ce chêne avec

les fucs destinés à la nourriture, des légions inombrables de germes. Je les vois, & je les observe s'arranger les uns à côté des autres, ou s'entrelacer, & former ainsi de petits édifices, qui rappellent à mon Esprit ces étranges monumens, que la superstition américaine éleva autrefois en l'honneur de ses Dieux, & qui n'étoient construits que des têtes des animaux, qu'elle leur avoit sacrifiés. Les vents, les pluies, la chaleur, le froid &c. venant fondre tour à tour sur le chene triompheront enfin de sa force & de sa vigueur; je vois le bâtiment crouler, & se réduire en un tas de poussière. Les petits Etres organisés, qui entroient dans la composition, supérieurs à toutes ces atteintes, sont mis alors en liberté, & se répandent de toutes parts. Je continue à les suivre, & je les vois rentrer bientôt dans d'autres composés organiques, & devenir successivement mouche, serpent, carpe, rossignol, cheval &c. Que dirai-je! l'air, l'eau, la terre, ne me paroissent qu'un amas de germes, qu'un vaste tout organique. Saisi d'étonnement à la vue de cette circulation perpétuelle de germe, je contemple avec délices cette économie merveilleuse. Je vois les siècles s'entasser les uns sur les autres, les générations s'acu-

mulér come les flots de la Mer, fans que le nombre des germes employés à les fournir, diminue d'une manière fenfible la maffe organique qu'ils compofent. Quelle richesse d'imagination; quel tableau fublime, l'Auteur nous présente ici !

Nous ne fomes pas encore au dénouement du *Roman l'ibifque*, come l'appelle M. BONNET lui même: J'en tirerai quelques réflexions, & quelques faits, come je l'ai déjà fait: Je crois m'enrichir en développant les trésors qu'étale ici nôtre ingénieux Auteur. La nature, dit-il, eft affurément admirable dans la confervation des individus, mais elle l'eft furtout, dans la confervation des espèces; *nulle ne fe perd, & peut être auffi n'y en a-t il point eû de nouvelles depuis la Création.* Tous les organes dont la nature a pourvû les Etres organisés, toutes les propriétés dont elle les a doués, toutes les facultés, dont elle les a enrichis, tendent en dernier effor, à cette grande fin. Les diverfes manières dont les plantes & les animaux fe perpétuent font les différentes machines qui entretiennent les brillantes décorations du monde organique. Les fiécles fe transmettent les uns aux autres ce magnifique fpectacle, & ils fe le transmettent tel qu'ils l'ont reçu; nul changement, nulle altéra-

tion , identité parfaite. Victorieuses des élémens , des tems & du fépulcre , les espèces se conservent , & le tems de leur durée nous est inconu.

Beaucoup d'ignorance sur peu de certitude , voila le partage de l'Home ; nous ne savons point où comence l'animal , ni coment il comence ; on ne peut former sur ce sujet que des doutes. Nous savons seulement où finit l'animal , & que l'Home est le terme le plus élevé de cette magnifique gradation. Ne nous refusons donc point à l'esprit de système , qui peut suppléer aux faits & aux découvertes qui nous manquent. Cultivons même cet esprit jusqu'à un certain point. C'est souvent une bone lunette qui nous aide à découvrir des objets fort éloignés. Mais il est de ces lunettes dont les verres sont défectueux , ou mal disposés. Les uns augmentent prodigieusement la grandeur des objets , d'autres la diminuent excessivement. Les uns changent les formes , d'autres altèrent les couleurs ; d'autres changent la situation. Enfin , il en est qui multiplient le nombre des objets. Opticiens ! vous vous conoissés en verres , Philosophes ! ne corrigérés vous point l'illusion ? Il est certain que la prévention est une source d'illusion ; on croit voir ce

qu'on imagine, & les verres dont elle se fert, varient les couleurs, défigurent, & métamorphosent souvent les objets.

Quelquefois on croit voir des monstres dans ce qui n'en a que l'apparence (*); on regarde come des défauts corporels, ce qui n'est que superficiel & passager, & que l'âge & l'attention peuvent aisément redresser & corriger. Lors même que ces sortes de défauts seroient réelles, elles influent peu & rarement sur les opérations de l'Esprit; on a vû des personnes mal constituées, & dont le corps étoit d'une forme désagréable, avoir un génie supérieur, des talens distingués & des lumières vives & étendues; ainsi les Spartiates avoient bien tort de condamner à la mort les enfans qui leur sembloient difformes à leur naissance.

(*) On ne peut, dit M. de BUFFON, appeler monstres les animaux qui peuvent se perpétuer, tels sont les Hommes qu'on appelle de la race de St. THOMAS, qu'on voit dans l'Isle de Ceylan, qui ont les jambes énormes, les yeux rouges & les cheveux blancs; ces variétés sont des excès accidentels. On peut dire la même chose de la couleur des Nègres, & des difformités qui se communiquent des Mères ou des Pères aux Enfans.

M. BONNET fait diverses observations sur les monstres, qui m'ont paru justes & ingénieuses.

Il appelle monstres, toute production organique, dans laquelle la conformation, l'arrangement, ou le nombre de quelques unes des parties ne suivent pas les règles ordinaires. De là, quatre genres de monstres.

Le premier renferme ceux qui sont tels par la conformation extraordinaire de quelques unes de leurs parties.

Le second genre comprend les monstres, qui ont quelques uns de leurs organes ou de leurs membres autrement distribués que dans l'état naturel.

Le troisième genre embrasse les monstres, qui ont moins de parties qu'il n'en a été donné à l'espèce.

Le quatrième renferme ceux qui ont, au contraire, plus de parties que l'état naturel ne le comporte, soit que ces parties ne soient pas propres à l'espèce, soit que lui étant propres elles s'y trouvent en plus grand nombre.

On explique assez heureusement le premier, le troisième & le quatrième genre de monstres, en supposant que les germes sont contenus originellement dans les ovaires

de la femelle, & que la matière féminale, n'est que le principe & la cause de leur développement ; selon cette idée assés vraisemblable, on peut suposer pour le premier & le troisième genre, que la marche ou l'opération du fluide séminal a été troublée ou modifiée par quelque accident. On pourroit admettre, pour expliquer le quatrième genre, que les deux germes se sont développés à la fois, dont l'un a fourni à l'autre par une espèce de greffe, une ou plusieurs parties surnuméraires. J'ai vû souvent deux pommes colées & adossées l'une à l'autre; il en peut être de même de deux germes, qui s'apochant de trop pres, demeurent attachés ensemble, enforte que quelques parties de l'un se trouvent liées à celles de l'autre; de-là deux têtes, deux estomacs &c.

Le second genre est beaucoup plus difficile à expliquer, & il ne paroît pas à M. BONNET qu'on puisse en rendre raison, qu'en recourant à l'hypothèse des germes originairement monstrueux ; refuge heureux, mais qui ne plait pas également à tous les Physiciens. Ils ont raison ; qui auroit rendu les germes originairement monstrueux ? Peut-on suposer que le Créateur trouve quelque résistance dans la matière, &

qu'il s'éloigne de l'ordre primitif & général, qu'il a une fois établi.

On explique aisé-aisément la ressemblance d'un Enfant avec son Père & sa Mère en établissant que le Père fournit le germe qui se développe dans le moule ou dans l'ovaire qui se trouve dans le sein de la Mère.

A l'égard de la couleur des Enfans on peut l'expliquer par l'hypothèse de la liqueur féminale, considérée come fluide nourricier; on fait combien la qualité des alimens influe sur la couleur des corps organisés; la Garance rougit les os des animaux qui s'en nourrissent. On verra les nuances des végétaux, en leur faisant pomper différentes espèces de teintures.

A l'égard des maladies héréditaires on conçoit facilement que des sucS viciés doivent altérer la constitution du germe, & si les mêmes parties qui sont affectées dans le Père ou dans la Mère, le sont dans l'Enfant, cela vient de la conformité de ces parties, qui les rend susceptibles des mêmes altérations.

M. BONNET convient, que les anciens ont entrevu quelques vérités, mais d'une manière confuse & imparfaite. La nature, dit-il, leur avoit fait d'aussi bons yeux qu'à nous, mais elle ne les avoit pas ar-

més d'un verre , qui nous a découvert un monde en petit , & nous le devons au Microscope ; come nous devons au Téléscope , d'avoir perfectionné nos connoissances , quoi qu'encore détectueuses , du monde en grand.

ARISTOTE, autrefois l'oracle de la nature , mais dont le règne est passé , a cependant , il faut en convenir , découvert quelques vérités. Il a approché d'assés près la découverte étonnante du Polype ; mais il étoit réservé à M. TREMBLEY, d'en développer & d'en manifester l'organisation , l'art de se multiplier , & les phénomènes merveilleux qu'il nous offre. M. FORMAY, dans les Mémoires de Berlin , citoit les paroles du Père PARDIES, qui se trouvent dans son *Traité de l'Âme des Bêtes* , & qu'on avoit déjà rapporté d'après ST. AUGUSTIN, ou plutôt d'après ARISTOTE dans le Journal Helvétique ; mais en rendant justice à M. TREMBLEY, M. BONNET fait une extrême différence de la conjecture d'ARISTOTE , avec la découverte de M. TREMBLEY, qu'on ne pouvoit même soupçonner , bien loin de la deviner. Qui auroit pu entrevoir que chaque portion d'un Insecte aqueroit ce qui lui manquoit pour devenir un Insecte pat-

fait , qu'elle pouffoit une tête , des bras , une queue &c. M. BONNET nous apprend qu'il y a beaucoup de conformité entre les propriétés de certaines plantes & celles de certains insectes : Qu'une feuille peut devenir une plante entière , pousser des racines & végéter ainsi par elle même (*).

Come je ne me suis point proposé de donner un Extrait long & complet , de l'excellent Ouvrage de M. BONNET , je terminerai cette esquisse par des courtes remarques.

Cet habile Naturaliste a observé , qu'on peut conserver le germe d'un animal très longtems , si l'on renferme l'œuf qui le contient dans un lieu froid , tel qu'une cave , ou une glacière ; ou si on l'enduit d'un vernis impénétrable à l'eau. Aucun de ces procédés ne nuira à l'Insecte. Dans les œufs enduits de graisse ou de vernis le germe se conserve très longtems ; ces œufs sont des mois & des années dans

(*) On voit , dit LINÆUS , dans les Indes , des feuilles d'une sorte de laurier , qui prennent vie & rampent , après être tombées à terre , où elles prennent racine & deviennent un arbrisseau : Il y a beaucoup de conformité entre les plantes & les animaux ; par analogie , on parviendra jusqu'à la gradation des mines.

Pétat d'œuf frais: La longue vie des poissons & de quelques Peuples du Nord, a probablement pour cause principale la diminution de la transpiration insensible, toujours excessive dans les habitans des climats chauds. J'ajoute à ces observations, que plus on diminue la transpiration de l'animal, moins il sent la nécessité de prendre de la nourriture, & mieux il conserve sa force & sa vigueur. Les serpens & les vipères transpirent peu; j'en ai conservé une année, renfermés dans une caisse, sans qu'ils prissent aucune nourriture, & sans qu'ils eussent presque rien perdu de leur consistance, & de leur vivacité; mais il faut avoir soin de renouveler de tems en tems l'air de leur petite prison.

Si vous mettés la vipère en pièces, chaque morceau est dans un mouvement convulsif, & le conserve durant quelques heures. Un jeune home ayant voulu badiner avec une tête de vipère, le lendemain quelle avoit été coupée & séparée de son tronc, en fut mordu violemment; cette morsure étoit si vénimeuse, qu'il en seroit mort infailliblement, si l'on n'eût eû soin de lui doner d'abord les remèdes convenables. On prétend que c'en est un, d'appliquer sur le champ, dans la playe, la

tête même de la vipère, mais écrasée; on croit qu'elle a le pouvoir & la faculté d'attirer le venin, & de le faire fortir; mais je ne m'y fierois pas; le plus court est de brûler, ou de couper l'endroit qui a été piqué, avant que le venin ait pu se communiquer à la masse du sang, pour empêcher cette communication funeste; on peut lier fortement, s'il est possible, la partie qui a été mordue, afin que le venin ne puisse passer dans les veines, ou dans les artères. La vipère, étant irritée, le pousse avec véhémence avec sa dent aigue, qui étant creuse, & renfermant un suc jaunâtre, le darde dans l'endroit du corps qu'elle peut saisir: Mais on ne risque rien de la prendre par la queue; ses vertèbres sont construites de manière qu'elle ne peut se reboucler & se relever, quand on la tient suspendue; c'est la différence qu'il y a d'elle au serpent, qui a la facilité de se replier de bas en haut, & de se tourner de tous les côtés. Il peut même s'élançer sur ceux qui le poursuivent, ce que ne fait pas la vipère: Sa gueule ou son museau peut se dilater prodigieusement, ce qui lui donne la facilité d'avaler de gros rats.

Come l'extrême lenteur du serpent à sonnettes, dit LINNÆUS, l'exposeroit à mourir de faim, il a la faculté d'attirer,

par une forte d'enchantement, les écu-reuils, & les oiseaux perchés sur les arbres au dessus de lui. Je doute un peu de ce fait ; les Voyageurs & quelques Naturalistes donent souvent pour vrai ce qu'ils imaginent.

Les petits de la vipère sont vivipares ; elle en fait quelquefois jusqu'à dix ou douze à la fois. Ayant eû occasion d'observer plusieurs vipères, j'ai trouvé dans le ventre des femelles, des œufs renfermés dans une membrane, & attachés les uns aux autres, par un ligament cartilagineux, ce qui formoit une chaîne assez longue : Ayant ouvert ces œufs, il en sortit des petits tout formés, & en vie, flottant dans une espèce de sérosité ; il y a apparence qu'ils étoient sur le point d'éclorre, si l'on peut se servir de cette expression. Je fus curieux de savoir combien ces viperaux pourroient vivre sans manger ; je les conservai huit ou dix jours, dans la même boëtte où étoit leur Mère ; je n'y avois mis que de la mousse pour les tenir au frais, & leur servir come de lit. Je n'ai vû ces observations nulle part ; c'est ce qui m'engage à les rapporter.

Les découvertes & les remarques de M. BONNET sont bien d'une autre impor

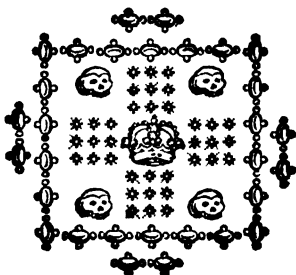
tance : Elles nous dévoilent les mystères de l'organisation & de l'économie animale, qui étoient si peu connus, & par là elles étendent la sphère de nos connoissances.

Si ceci n'étoit pas un simple indice, ou une courte ébauche de l'ouvrage de ce Savant Naturaliste, je me serois plus étendu sur plusieurs de ces observations. Il réfute judicieusement M. TOURNEFORT, qui prenoit pour des fleurs de corail, une espèce de Polype dont le corail est le fourreau. Mais il étoit si prévenu en faveur de son hypothèse favorite des plantes, qu'il y ramenoit tout ; c'est ainsi qu'il a prétendu que les pierres végétoient dans la grotte d'Antiparos. M. BONNET réfute aussi l'illustre M. de BUFFON, lorsqu'il le trouve sur son chemin & il le trouve souvent, peut être trop (*). Il est vrai

(*) Quoique M. BONNET réfute quelques Philosophes avec beaucoup de politesse & d'esprit, il lui échape cependant quelques railleries; par exemple, il dit, Tome 1er page 225. en parlant de l'opinion de M. de MAUPERDUIS, qui croioit qu'une comète avoit détruit une partie des espèces, ce qui en interrompoit l'échelle.

que M. de BUFFON lui donne prise; quoi de moins vraisemblable que de croire que de la farine ou de la pâte, mise en mouvement, puisse former des anguilles? Le hazard peut-il donner ce qu'il n'a pas, une figure régulière & déterminée.

G E N E V E.



chelle Si cette Comète a frappé quelque chose, c'est tout au plus le cerveau trop mobile de l'Auteur.



AUX EDITEURS.

Sur le Journal Helvétique.

M E S S I E U R S

IL convient que vous fachiés ce qu'on pense de vôtre Journal, afin de pouvoir le perfectioner. Mais quelques efforts que vous fassiés, ne vous flatés point de réunir tous les suffrages ; ce seroit chercher la *Pierre philosophale* ; les goûts sont trop différens pour plaire à tous les Lecteurs ; j'en conois plusieurs qui sont satisfaits de vôtre choix & de vôtre travail ; quelques autres sont plus délicats, ou plus difficiles (*) à contenter ; les uns voudroient

(*) Voici des vers de M. de LA CHAUSSE'R, qui viennent assez bien à ce sujet, c'est le *Bois sens* qui parle.

Je n'approuvai jamais cette extrême rigueur,
 Que l'on exerce autant par air que par humeur.
 Mais au contraire je me prête ;
 En faveur des beautés je fais grâce aux défauts ;
 Trop de délicatesse est souvent indiscrete.

Un

de petites histoires agréables & légères , où l'amour fut peint avec les plus beaux traits & d'une manière intéressante, les autres, plus sérieux, ou plus sages, & sachant que votre Journal n'est pas fait uniquement pour amuser, & qu'il est encore destiné à instruire, demandent des morceaux de Morale, tels que vous en avés doné quelques uns. On ne peut trop tracer aux Homes les regles & la nécessité de leurs devoirs; surtout lors qu'on le fait sans déclamation, sans hyperbole, & sans pédanterie. Enfin, il y a des Lecteurs qui souhaitent que vous inseriés dans votre Journal des Pièces de Literature, propres à former le goût, ou des Discours sur le Droit Naturel, qui puissent servir de guides pour les mœurs & pour la conduite. Tout ce qui peut éclairer l'esprit, corriger le cœur, & étendre nos conoissances doit entrer dans votre plan, ainsi l'*Histoire Naturelle*, si curieuse, si goûtée avec raison aujourd'hui, ne doit pas être négligée, & ne l'est pas dans votre Journal, qui est aprésent aussi bon qu'il l'ait jamais été. Il paroît qu'on le trouve tel, puis qu'il se soutient avec succès

Un dégoût général designe un esprit faux
 Qui n'est jamais content n'est pas digne de l'être.

depuis l'an 1733. qui est l'époque de son origine.

Il est vrai que toutes les Pièces ne sont pas également bones, & il est impossible qu'elles le soient; puis qu'elles sont faites par divers Auteurs & que les mêmes Ecrivains réussissent mieux sur une matière que sur une autre, soit qu'ils l'ayent mieux étudiée, soit qu'ils ayent composé avec plus d'attention, & dans un moment plus favorable.

Come je m'intéresse sincèrement au succès d'un Journal, dont le but est utile, & qui peut faire honneur à ceux qui l'exécutent, & à la Suisse même, je serois charmé qu'on pût bien remplir sa destination, & qu'il eût un heureux succès. Pour cela, je crois qu'il ne faut s'apesantir sur aucun sujet; qu'il faut aspirer sans cesse à varier le ton & le stile, la forme des Ouvrages, selon leur genre. Si on ne peut en donner des nouveaux, ce qui est tres difficile, car on a épuisé presque toutes les matières, on peut au moins les exposer avec plus de précision, de justesse & d'élégance; c'est donner du prix au diamant que de lui donner plus d'éclat.

Pour atteindre au grand but & d'instruire & de
plaire,

Il faut varier ses tableaux ;
 Les astres , les fleurs , les oiseaux ;
 Ces objets si grands & si beaux
 Cessent bientôt de satisfaire ,
 Si l'art ne change de pinceau.
 On doit pincer le Luth d'une touche légère ,
 L'Esprit si le bon goût l'éclaire ,
 Réunit sagement l'agréable à l'austère
 En offrant des objets nouveaux ,
 Pour faire goûter ses travaux.
 Il peint tantôt une bergère ,
 Se mirant au cristal des eaux ,
 Ou NEPTUNE d'un ton sévère
 Qui d'un mot fait calmer les flots.

En suivant ces idées , que je crois bonnes , les plus habiles Ecrivains ont encore besoin de l'indulgence du Lecteur : Les meilleurs Ouvrages ont leurs tâches , comme leurs beautés , & il est facile d'en faire une bonne critique : Il n'y a rien de parfait sur cette terre ; faire des fautes , c'est le triste apanage de l'humanité ,

En parcourant , MESSIEURS , une longue carrière ;
 On peut faire quelque faux pas :
 L'ombre fait briller la lumière ;
 Sur de légers défauts qui sont de la matière ,
 Du vrai prix de la Pièce entière ,
 L'équité ne décide pas.

Malheureusement on ramène tout à son gout, & l'on se prête rarement au gout des autres.

Je ne veux pas, MESSIEURS, établir ici à vos yeux toutes les richesses que contient votre Journal; vous les connoîtes mieux que moi; mais il est certain, que malgré quelques imperfections, il n'est pas indigne de l'approbation des connoisseurs. Des Savans Philosophes & des Théologiens célèbres se sont fait un plaisir de contribuer à son succès, en y inserant diverses pièces: Et l'on s'est fait aussi un devoir de répandre quelques fleurs sur leurs tombeaux, en faisant leur éloge historique, qu'on trouve dans votre Journal. On y a aussi développé divers points de doctrine assez obscurs, & traité plusieurs sujets proposés par quelques Académies, depuis vingt ans. Je n'ose presque parler des principales figures de Rhétorique, sur lesquelles on a fait des Dissertations, & de quelques morceaux d'Histoire sacrée & profane; mais ceci n'est pas une énumération exacte, qui seroit trop étendue; je ne me suis proposé que de montrer que le Journal Helvétique mérite de l'encouragement & de l'attention.

Que reste-t-il encore à faire pour le rendre plus digne du suffrage des connoisseurs?

Voici ce que je me propose d'exécuter un jour.

Je tâcherai de donner quelque idée de la Logique, non d'une Logique sèche & scholastique, qui ne s'occupe qu'à vétiller & à chicaner, en quelque sorte, avec la vérité; mais d'une Logique propre à y conduire, & à la discerner de l'erreur, & qui consisteroit à faire un bon usage de sa raison. On trouve déjà dans votre Journal quelques matériaux de cet édifice, c'est à dire, des pièces qui y ont quelque rapport, & qui peuvent faciliter cet ouvrage; tels sont les Essais sur les faux jugemens des Hommes; sur les dangers de la prévention, & sur les moyens de l'éviter; telles sont encore les Dissertations sur l'utilité & la nécessité de l'examen; & sur la manière dont on doit y procéder, pour n'être pas la dupe des préjugés.

On a montré encore, en quoi consiste une bonne critique; on a fait voir qu'elle doit être impartiale, honête, capable de plaire & d'instruire. Non seulement le Critique doit quelquefois avoir raison, mais il ne doit jamais avoir tort, & laisser soupçonner que sa censure est moins dictée par la vérité & par la justice, que par l'envie & par la vengeance.

Un autre objet sur lequel j'insisterai peu

à cause de son obscurité, c'est sur la Mé-taphysique, Pays immense, mais presque désert, où l'on trouve plus de chimères que de réalités, & qui plait plus à l'ima-gination qu'à la raison, qui faute de gui-de pour se bien conduire, peut facilement s'égarer.

L'étude de la Physique satisfait d'avan-tage l'esprit & les sens, qui ont plus de prise sur des objets matériels, que sur ceux qui sont purement intellectuels. Il faut convenir, cependant, que la bonne Physique est encore au berceau, & que les diverses hypothèses qu'on a inven-ées sont incapables d'expliquer tous les Phéno-mènes, & tous les effets dont nous igno-rans les causes. On raisonne aujourd'hui avec plus de justesse qu'on ne faisoit autre-fois, il est vrai; on ne se contente plus de mots, on veut des choses; on con-vient encore, que nous avons plus de secours que les anciens, que l'invention du Téléscope, & du Microscope, a éten-du nos connoissances, en nous montrant, en quelque sorte, un nouvel univers: Malgré cela, nous ne connoissons point les ressorts qui font mouvoir les ressorts des objets, & qui en varient la décoration, nous en admirons l'harmonie & la magni-ficence, sans en découvrir les causes, que
le

le Créateur s'est réservées. C'est assés pour nous de jouir du spectacle, sans chercher, par une curiosité téméraire, à en pénétrer le *coment*, qui est peu nécessaire à nôtre bonheur.

D'ailleurs, un système complet sur la nature des choses ne peut se faire qu'après diverses observations, plusieurs expériences, & une longue étude de l'Histoire Naturelle. Vouloir former un édifice sans ce secours, c'est l'élever sur le vuide, & sans aucun fondement. *Nul système général, dit l'illustre FONTENELLE, de peur de tomber dans l'inconvénient des systèmes precipites, dont l'impatience de l'Esprit humain ne s'acomode que trop bien, & qui étant une fois établis s'oposent aux vérités qui surviennent. On ne laisse pas de hazarder des conjectures sur les causes, mais ce sont des conjectures.*

Je me bornerai donc à recueillir les Observations sur la Physique, & sur l'Histoire Naturelle, qui me paroissent les plus utiles & les plus curieuses, & je les puiserai dans de bonnes sources.

Après avoir parlé du *beau Physique*, j'essaierai de donner quelque idée du *beau Litteraire*, & j'en exposerai divers exemples; voilà un vaste plan, mais il faut du tems pour le bien exécuter.

Je suis &c.



REFLEXIONS

SUR LE TEMS

A l'occasion de l'Ode de M. THOMAS.

LE TEMS n'est rien en lui même ; mais il est la mesure de tout ce qui est fini , & le terme de tous les Êtres , excepté de Dieu. Il n'a été sans commencement que pour lui ; mais il sera sans aucune fin pour les Esprits que le Créateur a doué de la noble faculté d'être immortels.

C'est ce qu'exprime avec toute la force & l'élévation possible M. THOMAS dans la belle Ode qui a remporté le prix. Après avoir présenté de la façon la plus digne du sujet, la majesté éternelle de l'Être infini ; après avoir humilié l'orgueil humain par la peinture vive & frappante de sa fragilité passée, présente, ou prochaine ; l'ame immortelle de l'homme semble s'échapper des débris de l'univers, & ne conoitre sa grandeur qu'après son naufrage. Destinée à voir couler l'immense chaîne des siècles, sans en éprouver les atteintes ; convain-

est-ce que le tems qui passe décidera de celui qui ne finira jamais, cette ame ne devoit s'ocuper qu'à le bien remplir. Comment conçoit-on dès lors que des milliers de créatures, qui se disent raisonnables ne pensent qu'à le perdre d'une manière frivole, ou indifferente? Que tant d'autres paroissent ne savoir à quoi l'employer? Peut-on comprendre que tant de personnes, qui ont réellement du génie, & un génie capable d'excellentes choses, soient comme acablées ou embarrassées de ce tems précieux? Que malgré sa brièveté on se plaigne souvent de sa longueur, & que par un choix entièrement libre, on le consacre à des occupations minucieuses, ou à des plaisirs dignes de l'enfance?

Mais quelle honte & quels remords ne s'apprêtent pas surtout, ceux qui employent à s'avilir, ce tems qui leur étoit donné pour anobir leur existence, & pour la rendre éternellement heureuse!

Source de mille & mille réflexions de la plus haute importance, le tems, son but, sa brièveté, son emploi, le compte qu'on en doit rendre, les suites redoutables de son abus ou de sa perte, les récompenses magnifiques qui doivent en couronner le bon usage; voilà un sujet inépuisable

430 JOURNAL HELVÉTIQUE

de méditation ; peut être encore le plus grand mobile & la meilleure Boussole pour la conduite.

Que ne peut on penser come on pensera après la dissolution du Corps , ou seulement come on pense quelquefois après la perte des sens , dont l'atouiblissement seul est le tombeau des plaisirs !

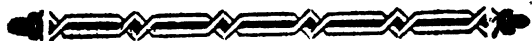




ANONCE DE LIVRES.

IL vient de paroître un ouvrage important, qui embrasse une partie considérable de l'Histoire naturelle, & qui renferme un grand nombre de particularités de l'Histoire naturelle de la Suisse: C'est un *Dictionnaire Universel des Fossiles propres, & des Fossiles accidentels*, par M. BERTRAND, en deux Tomes 8vo imprimés sur deux colonnes, à la Haye, chez GOSS & PINET. L'ouvrage est précédé d'un discours préliminaire, qui présente le but de l'ouvrage, quelques observations sur les Cabinets d'Histoire naturelle, sur la manière de ranger les fossiles, & sur l'utilité de cette étude. Avec le secours de ce Livre on peut apprendre à distinguer tous les Fossiles, à les classer, à conoitre leur origine & leur utilité, aussi bien que les Auteurs, qui en ont parlé. Tous les articles sont traités avec ordre & avec précision, & plusieurs offrent autant de dissertations, où la matière est traitée d'une manière complète, quoiqu'en abrégé: Tels sont les articles de l'Agathe, de l'Amianthe, des Belemnites, des Cristallisations & des Cris-

taux, du Fer, de la Métallurgie des Mines, des Pétrifications, des Oursins, ou Echinites, de la Tourmaline, du Succin, & quelques autres. Les articles des Métaux sont aussi très bien développés. Cet ouvrage à tous égards est propre à faciliter l'Etude de l'Orichtologie, que tant d'Auteurs ont rendue si embarrassante, & par-là si dégoûtante. M. B. avoit déjà travaillé dans plusieurs ouvrages à éclaircir divers points de l'Histoire naturelle de la Suisse en général, & en particulier de celle du Comté de Neuchâtel. Ses *Mémoires sur la structure intérieure de la Terre* parurent à Zurich en 1752. & furent réimprimés en 1760. L'ouvrage sur les *usages des Montagnes* fut publié en 1754. Les *Mémoires Historiques & Physiques, sur les tremblemens de terre*, sur les phénomènes, de leur propagation & sur leurs causes furent imprimés à la Haye en 1757. Dans tous ces ouvrages on suit avec plaisir un Ecrivain, qui a étudié la nature, & qui fait en expliquer la marche.



E X T R A I T

D U B U C H E R O N .

*Comédie en Vers & en un Acte, mêlée
d'Ariettes; représentée pour la première
fois à Paris le 28 Février dernier, par
les Acteurs de la Comédie Italienne (*).*

BLAISE le Bucheron, sort d'une forêt,
un fagot & une cognée sur l'épaule, une
bouteille d'osier à la main. Il se repose;
tandis qu'il déplore les peines de son état.
Il entend gronder le tonnerre, il tremble.
MERCURE paroît sur un nuage: Ah! Sei-
gneur, lui dit **BLAISE**, que je souffre tou-
jours pourvu que je vive! **MERCURE**, après
l'avoir rassuré, lui annonce qu'il aura trois
souhaits à former qui seront accomplis, &
lui recommande en partant, de profiter de
la bonté de **JUPITER**. **BLAISE** exprime
d'abord son étonnement; il se livre à la
joie, il rêve à ce qu'il souhaitera, il est
bien embarrassé; tout ce qu'il se propose,
E e 4

(*) Les Paroles sont de M. GUICHARD. &
de M. C... & la Musique de M. PHILIDON.

il le rejette. Il avale le reste de sa bouteille, comptant que cela lui ouvrira l'esprit. MARGOT, sa Femme, le surprend, elle le gronde sur son oisiveté, lui reproche son peu d'amour pour elle, pour ses enfans, lui dit qu'il ne songe point à établir SUZETTE, leur Fille, que SIMON, riche Fermier la demande en Mariage; à ce nom BLAISE, hausse les épaules; MARGOT, questionne, & on la met assez difficilement au fait de l'heureuse aventure qui fait mépriser SIMON. Elle se radoucit, flatte son Mari autant qu'elle l'a querellé; il sort pour consulter le BAILLI & apaiser ses Créanciers. MARGOT seule, se fait un portrait extravagant de sa grandeur future, & saute de joie; SIMON vient s'informer quand il épousera SUZETTE? Pour toute réponse on lui rit au nez. Arrivent un CABARETIER & une MEUNIERE, qui sont les Créanciers; on les reçoit de même; au mot de *trésor* que lâche MARGOT, ils cessent leurs menaces, lui font les ofres les plus obligeantes & se retirent persuadés qu'elle a trouvé un *trésor*. SIMON est aussi dans cette erreur; SUZETTE la confirme en venant parler gaiement de la richesse prochaine de son Père. MARGOT lui impose silence, & lui enjoint de ne plus penser à SIMON: Elle avoue ingénu-

ment qu'elle n'y a jamais pensé; & sur ce que la Mère dit qu'elle lui réserve quelqu'un qui fera mieux son fait, la jeune Fille, qui a paru dans la première Scène avec COLIN, son amant, croyant que c'est de lui qu'il est question, le nomme; MARGOT s'empporte. SIMON qui triomphe de la voir traversée, rit, & SUZETTE s'obstine à vouloir COLIN. L'absence de BLAISE inquiète l'ambitieuse MARGOT; elle sort pour l'aller rejoindre, en ordonnant à sa Fille de rester avec SIMON, homme d'âge, qu'elle ne craint pas comme le jeune COLIN. Empressement & fleurettes de la part de SIMON, éloges contrastés de COLIN, cet amant survient; le bon Fermier touché de leurs amours naîts, fait un retour sur lui même & promet de les féconder auprès de BLAISE.

BLAISE amène le BAILLI, homme qui vante beaucoup ses conseils, & qui ne fait que boire & manger en prescrivant toujours la modération. Le BUCHERON rempli de ses idées de fortune, entend avec peine une proposition de Mariage, qui retarde l'accomplissement de ses trois souhaits; il se débarrasse de SUZETTE & de COLIN par des promesses vagues, & retient SIMON qui le complimente. MARGOT revient; on se met à table, chacun

done un avis conforme à son goût ; on mange quelques petits poissons. BLAISE excite ses convives & surtout le BAILLI ; „ encore , s'écrie-t-il , que n'avons je à la „ place , car je fais que vous les aimez.... „ là... une belle anguille ! „ Il en paroît une dans le plat toute acomodée. BLAISE se dépîte, MARGOT l'invective, le BAILLI & SIMON mangent & boivent. La colère & le déluge de propos de la Femme réduisent le Mari , qui ne peut l'adoucir par les deux souhaits qu'il dit avoir encore à former, à souhaiter, sans y songer, qu'elle devienne muette ; elle veut continuer ses injures, mais en vain ; de rage elle renverse les bancs & fort désespérée. Le BAILLI conseille, BLAISE se désole & SIMON plaisante. SUZETTE arrive tout en pleurant ; elle se plaint que sa Mère l'a battue, elle se console dans l'espérance qu'on la mariera avec COLIN, & s'afflige après l'explication des deux malheurs, savoir l'anguille & la perte de la parole. COLIN vient demander si MARGOT consent enfin à l'accepter pour gendre ; on le renvoie à BLAISE, qui gémit de n'avoir plus qu'un souhait. MARGOT reparoit amenée par une Comère qui lui sert d'interprète ; BLAISE propose à sa Femme de la faire Reine, par son dernier souhait.

Reine & ne point parler, dit le BAILLI, non, non. Cela met dans une grande perplexité le Mari, il s'attendrit; il maudit son indiscretion. Tout le monde se joint pour l'engager à rendre la parole à la pauvre MARGOT; il hésite longtems; il cède, elle ne tient plus en place, ce sont des remerciemens, & un caquet infinis. SIMON rit à gorge déployée; le BAILLI, dont la manie est de se montrer le maître, dit à BLAISE que le souvenir de ses dettes tourmente, qu'il arrangera cette affaire & obtiendra du tems des Créanciers. Tout se pacifie, le BUCHERON reprend sa cognée en chantant l'amour du travail & des biens naturels; on se dispose à unir COLLIN & SUZETTE. La Pièce est terminée par un Vaudeville qui en derive, & dont le refrain est: *Trop de petulance gâte tout.*

* *

•



LE BEL ESCLAVE

OU LA VERTU VICTORIEUSE DE L'AMOUR.

PARMI tous ceux dont le mérite éminent avoit obtenu les faveurs de MAHOMET IV. ACHMET avoit été le plus distingué. Doué d'une capacité réelle pour le commandement des armées & pour le gouvernement de l'État, il étoit parvenu au grade de Visir, & son intégrité, sa droiture le rendoient le dépositaire de l'autorité du Sultan, qui ne se conduisoit que par ses conseils.

Sa haute fortune & le crédit qu'il avoit à la Cour, le mettoient à même d'approcher souvent de la Princesse FATIME Fille de l'Empereur, & il n'avoit pas tardé d'en devenir passionément amoureux. Empressé à saisir toutes les occasions qui pouvoient l'introduire chez elle, il tâchoit d'accompagner le Sultan chaque fois qu'il alloit lui faire visite, & alors toutes ses paroles témoignaient l'envie qu'il avoit de l'intéresser. Si la Princesse desiroit quelque chose qu'ACHMET pût lui procurer, il cherchoit tous les moyens possibles de la satisfaire; mais FATIME, quoique sensible aux soins

que le Visir prenoit de lui plaire, sentoit une secrette antipathie, qui les lui faisoit désapprouver, & ne pouvoit s'empêcher de recevoir toutes ses attentions avec une indifférence marquée.

Surprise elle même d'une répugnance si involontaire, elle faisoit sur son cœur tous les efforts possibles pour la surmonter. Portée naturellement à la tendresse, elle eût voulu répondre aux soupirs du Visir; elle cherchoit à le trouver aimable; elle sentoit qu'un cœur n'est fait que pour l'amour, & elle ne pouvoit pas comprendre pourquoi un objet qui nous aime est capable de nous déplaire & ne satisfait pas toujours ce besoin naturel, lorsqu'il à les charmes du mérite & de la beauté.

Elle avoit pour confidente de ses regrets une jeune Esclave nommée NORIS, dont elle conoissoit la discrétion & l'attachement. Son plus grand plaisir étoit de se trouver seule avec cette Esclave, pour lui découvrir l'état de son ame, & se faire entretenir d'ACHMET, afin de le trouver moins indifférent par une suite de l'habitude. Elles alloient fort souvent se promener toutes deux dans les jardins du Serrail, où s'enfonçant dans les endroits les plus reculés, la Princesse déplorait les caprices de la destinée, qui en nous de

nant un cœur tendre, nous prive souvent de l'objet qui doit le satisfaire.

„ Quelle est donc la bizarrerie de la
 „ nature disoit-elle un jour? En desti-
 „ nant nos cœurs à aimer, pourquoi ne
 „ fait-elle qu'une partie de son ouvrage?
 „ Pourquoi donner au Visir tant de pen-
 „ chant pour moi, tandis que je ne sens
 „ pour lui qu'une répugnance insurmon-
 „ table? Je sai qu'il est difficile qu'un
 „ cœur réponde à l'amour qu'on lui té-
 „ moigne, lorsqu'il est entraîné ailleurs
 „ par un autre penchant; mais quand on
 „ n'est pas occupé d'une autre passion,
 „ pourquoi ne peut-on pas se rendre aux
 „ impressions d'un objet aimable par lui-
 „ même, & dont le mérite a droit de
 „ plaire à tout Etre sensible. Foible Rai-
 „ son! quel est donc le pouvoir dont tu
 „ te glorifies? tu ne saurois vaincre un
 „ ridicule caprice, & tu es contrainte,
 „ bien souvent, de souffrir les unions les
 „ plus bizarres! Une chimère qu'on nom-
 „ me antipathie ou simpathie, rend tes
 „ efforts inutiles ou en prévient le succès.
 „ Plus ACHMET s'éforce de me plaire!
 „ plus mon cœur s'éloigne de lui; je
 „ voudrois l'aimer, & il m'est toujours
 „ plus odieux. Peut être aimerai-je quel-
 „ que autre objet, qui me hâira de même,

Je conois tout le prix du Vifir ; son mérite me le rend eftimable ; fes attentions me touchent , & je le hais ! Il fufit qu'il me parle de fon amour , pour comencer à me déplaire. »

En faifant ces plaintes , elle tomba dans une rêverie dont NORIS ne put la tirer , & elles s'avancèrent infenfiblement jufqu'à une extrémité des jardins , qui touchoit à ceux du Vifir ; il y avoit même une porte de communication , que le Sultan avoit feul le droit de faire ouvrir. La Princeffe voyant cette porte ouverte , retournoit déjà fur fes pas , pour s'en éloigner , lors que fes oreilles furent tout à coup frappées d'une voix harmonieufe , dont la douceur & l'éclat la charmèrent autant qu'elle en fut furprife ; ce qui excita fa curiofité.

Come la perfonne qui chantoit étoit dans le jardin du Vifir , elle balança quelque tems , avant de fe réfoudre à y entrer : Elle craignoit d'y trouver le Sultan ou le Vifir lui-même. Cependant , après avoir examiné quelques infans par la porte , & n'ayant aperçû perfonne , elle s'avança doucement , à pas fufpendus , jufqu'auprès d'un Cabinet de verdure , peu diftant de-là , & d'où paroiffoit fortir la voix qu'elle venoit d'entendre ; elle fe plaça du côté oppofé à l'entrée de ce Cabinet. Celui qui chan-

toit ayant cessé à l'instant, elle entendit la même personne qui, s'adressant à quelqu'autre, lui dit ; „ hé bien, mon cher
 „ Maître ! mes chansons peuvent-elles
 „ charmer votre douleur ? C'est, il est
 „ vrai, une légère consolation dans votre esclavage, & vous n'en sentez pas
 „ moins la disgrâce ; votre raison est seule
 „ capable de soulager le poids de vos chaînes !

„ Tu fais, répondit une autre voix, que
 „ l'esclavage est la moindre peine que j'endure : La vie, ni les biens de la fortune ne me touchent plus ; & la perte
 „ de ma liberté m'acable moins que celle
 „ de SOPHIE..... Un profond soupir coupa alors cette voix ; il y eût dans le Cabinet un assez long moment de silence.

„ Nation barbare ! s'écria ensuite la même
 „ personne, qui ne fais distinguer les
 „ homes que par la force de leurs épaules, & qui mets ton plaisir à faire injure à l'humanité ! Les mortels étoient-ils faits pour être esclaves les uns des autres ? Si tu conois un Dieu, t'apprend-il qu'il nous a formés pour que le plus
 „ fort chargeat de fers celui qui succomberoit sous la violence ? Somes-nous d'une
 „ différente nature, pour te sacrifier
 „ notre

„ nôtre liberté; & l'home peut-il mépri-
 „ ser son semblable, jusqu'à le réduire au
 „ rang des animaux créés pour son ser-
 „ vice? Pouvez-vous, Grand Dieu!
 „ voir, sans indignation, vôtre image
 „ ramper devant un Etre de même natu-
 „ re, & peut être, moins précieux à vos
 „ yeux, à cause des crimes qu'il comet?
 „ Approuverez-vous qu'un home maitrisé
 „ par le vice, comande despotiquement à
 „ un de ses Frères, souvent au dessus de
 „ lui par sa vertu? Somes-nous dans l'U-
 „ nivers pour qu'une partie soit esclave
 „ de l'autre, ou bien, pour nous servir
 „ mutuellement? Coutume barbare & hon-
 „ teuse à l'humanité, qui se réjouit du
 „ malheur d'autrui, & en fait un sujet
 „ de bonheur & de gloire! Es-tu plus
 „ grand, as-tu changé de nature, home
 „ cruel, cœur insensible! pour m'avoir
 „ acablé de chaines, & m'avoir fait per-
 „ dre le seul bien, qui m'étoit précieux,
 „ l'autre moitié de moi même? SOPHIE!
 „ ma chère SORHIE! un Monstre nous a
 „ séparés, peut-être pour toûjours! „

A ces paroles, FATIME n'entendit plus
 que de violens sanglots, & elle conut ai-
 sément qu'ils étoient acompagnés d'un
 torrent de larmes. „ Allons, poursuivit en-

suite la même personne, d'une voix foible
 „ allons, mon cher ST. JEAN, pour
 „ faire diversion à une si cruelle douleur,
 „ remplir les devoirs que la nécessité nous
 „ impose; la nuit va bientôt nous sur-
 „ prendre. „

La Princesse entendit à l'instant ces
 deux personnes se lever & marcher. Elle se
 retira précipitamment sur la porte du jar-
 din, & toute étonnée de leurs discours,
 elle se cacha de façon qu'elle pût connoître
 ceux qu'elle venoit d'entendre. Elle vit
 deux Esclaves chargés de fers, qui sortant
 du Cabinet, alloient prendre des corbeil-
 les, pour ramasser des plantes inutiles,
 qu'ils avoient arrachées.

L'un de ces deux Esclaves, beaucoup
 plus grand que l'autre, avoit un air no-
 ble & majestueux, une figure délicate,
 un air fin, orné du tein le plus vermeil,
 que les rigueurs de l'esclavage n'avoient
 point encore flétri, & qui le rendoit le
 plus bel homme que FATIME eût jamais vu :
 Quoique son habit lui fut défavorable, la
 Princesse remarqua bientôt tous ses traits.
 Elle se sentit intéresser pour ce malheu-
 reux, & le plaisir qu'elle prit à le consi-
 dérer mettoit son cœur dans une agita-
 tion, qu'elle avoit peu éprouvée jusqu'al-
 lors. Elle l'examina avec beaucoup d'atten-

tion, tant qu'il continua son ouvrage : Mais la nuit venant à tomber, elle vit un autre Esclave, qui s'acheminoit vers la porte du jardin, tandis que les deux ouvriers se retiroient vers l'autre extrémité. La Princesse se cacha alors dans une allée couverte, qui étoit à côté, & ayant aussitôt entendu fermer la porte, elle reprit le chemin du Serrail.

Un air de rêverie s'empara de son visage; elle ne pouvoit assez parler du bel Esclavage, c'est ainsi qu'elle le désignoit : Elle trouvoit dans ses discours & dans sa figure quelque chose au dessus du commun, & déplorait le sort qui le réduisoit à un état si humiliant. Dans le tems même qu'elle faisoit son éloge, elle paroissoit distraite & ne repliquoit que sans attention, aux réponses de NORIS.

FATIME étoit d'une beauté médiocre; mais elle avoit un cœur noble, humain, & vertueux : Son mérite l'avoit rendue respectable parmi ces Peuples dont, pendant longtems, on a eû, peut-être injustement, une idée si désavantageuse, & que nôtre vulgaire croit peu capables de sentir le prix de la vertu : FATIME en étoit admirée. Le penchant qu'elle avoit à l'amour n'étoit pas capable de la faire

manquer aux loix de la plus austère sagesse : Elle étoit faite pour le sentiment, plus que pour le plaisir.

Ce qu'elle sentit d'abord pour l'esclave ne lui paroissoit qu'un de ces mouvemens de compassion qu'elle éprouvoit toujours à la vue des infortunés : Mais la pitié ne l'avoit jamais jamais rendue si tendre. FATIME sentoit que son cœur applaudissoit à cette rencontre, & elle ne conoissoit pas encore le caractère de cette impression.

Mille idées extraordinaires vinrent dans la nuit fortifier sa passion naissante : Elle formoit plusieurs projets, qui tous tendoient à rendre le Bel Esclave moins malheureux : C'étoit d'agréables chimères, qui venoient se peindre à son imagination, sans aucun dessein déterminé. Le lendemain matin, apres la prière, le Sultan étant entré dans son appartement, accompagné du Visir, elle fit une juste comparaison de la figure de ce dernier avec les charmes du Bel Esclave, & le jugement ne fut pas en faveur d'ACHMET : Elle y trouva une différence si frappante, que toutes les marques d'affection que lui donoit le Visir, hatoient le triomphe de son rival.

La Princesse attendit avec impatience que l'heure de la promenade fut arrivée,

elle se figuroit que l'ouvrage de ces Esclaves avoit exigé quelque communication entre les deux jardins, & elle s'entretenoit de l'espoir flateur d'en trouver encore la porte ouverte ce jour là. Son dessein, disoit-elle à NORIS, étoit de parler à cet home, pour savoir sa condition, son infortune, & le soulager, s'il lui étoit possible.

Dès que le Soleil eût moderé l'ardeur de ses rayons & amené l'heure favorable, elle descendit dans les jardins, & s'avança directement vers la porte: Son cœur palpitait en aprochant & tressaillit de joie en la trouvant ouverte. Apres avoir bien examiné si persone ne les apercevoit, elle plaça NORIS en vue des avenues, crainte de surprise, & s'avança vers le cabinet de verdure, où les deux esclaves avoient été la veille. N'entendant ni chanter, ni parler, elle tacha d'entrouvrir légèrement les feuillages, pour voir s'il y avoit quelqu'un dedans; mais elle n'y vit persone; & passant d'une extrême surprise à une tristesse involontaire, elle fut d'abord en suspens, si elle retourneroit à NORIS, ou si elle avanceroit pour découvrir son Bel Esclave: Elle étoit fort portée à prendre ce dernier parti; mais l'appréhension d'être aperçue la rendoit craintive.

Enfin un pressentiment secret lui dicta de porter ses pas le long d'un petit ruisseau qui venoit couler auprès du Cabinet. Elle arriva bientôt dans un endroit tapissé de gazon sous une grotte naturelle, d'où sortoit une source vive qui formoit le ruisseau qu'elle avoit suivi. L'Esclave y étoit étendu au bord d'un bassin que formoit l'eau, en naissant : Son doux murmure, joint à la fraîcheur qu'elle répandoit dans la grotte, l'avoit excité au sommeil, tandis que ST. JEAN travailloit dans l'autre extrémité du jardin.

En l'apercevant, FATIME sentit son ame agitée d'une secrète émotion : Une timidité involontaire lui rendoit la respiration gênée, & elle sentoit son estomac oppressé, s'affoiblir à mesure qu'elle avançoit. Enfin, ne pouvant plus résister au desir de le considérer de plus près, elle s'approcha doucement, se soutenant à peine sur l'extrémité des pieds & le plaisir qu'elle prit à ce spectacle porta dans son cœur le dernier trait de l'amour.

Elle vouloit éveiller le Bel-Esclave, & étoit fort surprise de n'oser le faire. Tandis qu'elle étoit incertaine sur le parti qu'elle prendroit, elle vit une petite boëtte tomber nonchalemment de sa main ; c'étoit un portrait dont la figure frapa d'a-

bord ses yeux & fixa son attention. L'ayant ramassé avec avidité, elle se retira promptement crainte de surprise, & se cacha de façon à voir tous les mouvemens que feroit l'Esclave à son réveil, lorsqu'il n'apercevrait plus la boîte.

A peine fut elle éloignée, qu'elle voulut examiner attentivement ce portrait, n'ayant pas eû le tems de le considérer quand elle l'avoit ramassé: Elle ne pût s'empêcher d'y reconoitre des traits d'une beauté supérieure à la sienne. Un mouvement de jalousie s'empara d'abord de son ame & ses sentimens lui parurent dès lors plus vifs que la simple compassion.

Un instant apres elle entendit du mouvement dans la grotte, ce qui lui fit tourner les yeux de ce côté-là. Elle aperçut le Bel-Esclave, qui s'étant éveillé, cherchoit, avec précipitation, le portrait qu'on lui avoit ravi. Son inquiétude éclatoit dans ses yeux: Ils furent d'abord remplis de larmes. „ Ciel trop sévère, s'écria-t-il; par quel enchantement m'enlevez-vous ce qui seul adouciſſoit mes douleurs & mon esclavage? hà! ravissez-moi la vie; je la regrette moins que cette dernière perte! après tant de rigueurs, la mort est l'unique faveur que je vous demande. „

Le Bel Esclave alloit fortir de la grotte, pour rejoindre ST. JEAN, & lui demander s'il avoit aperçû quelqu'un dans le jardin, lorsque FATIME, ne pouvant plus résister au desir de lui parler & de savoir à qui apartenoit le portrait, se montra & le contraignit de s'arrêter. „ C'est „ moi, Esclave infortuné, lui dit-elle, qui „ ai ton portrait: Je desire que tu m'a- „ prènes à qui apartient cette image; je „ veux favoir tes malheurs & la cause de „ tes regrets: Je saurai te rendre service; „ mais sois sincère avec moi; tu pourras „ devenir heureux.

L'Esclave, instruit des coutumes du pays & du respect qu'on y rend aux personnes du sexe, jugeant à l'éclat de ses habillemens que c'étoit quelque'une des Dames du Serrail, se prosterna d'abord à ses pieds, baïsa les bords de sa robe, & s'étant relevé, satisfit ainsi la curiosité de la Princesse.

(*La suite le Mois prochain.*)



PRIX ACADEMIQUE S.

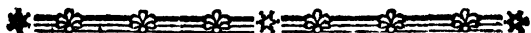
LE 12 de ce mois, jour de la rentrée de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, on distribua le Prix proposé l'Année dernière sur la double Question, *Quels étoient les prérogatives du Pontifex Maximus de Rome sur les Sacerdotes de la Ville & des Provinces? Son autorité s'étendit-elle sur les Prêtres & sur les Temples des Divinités Romaines, introduites dans les Pays conquis & sur les Divinités Nationales?* Ce Prix a été ajugé à l'Abé AMFILHON, Sous Bibliothécaire de la Ville de Paris; c'est la seconde fois qu'il a été couronné par cette Académie.

Pour le Prix de l'année prochaine, la même Académie propose à l'examen de ceux qui voudront y concourir: 1°. *Les différentes Classes des Prêtres Egiptiens*: 2°. *Les marques extérieures qui les distinguoient des autres habitans, & qui les caractérisent sur les Monumens*. 3°. *Les Fonctions de leur Ministère*. 4°. *La nature des Sacrifices qu'ils étoient obligés d'offrir aux Dieux*.

L'ACADEMIE des Sciences & Belles-Lettres de DIJON, convaincue que la matière importante qu'elle a choisi pour le concours au Prix qu'elle ajugera dans le mois d'Août 1764, ne peut être approfondie qu'avec un tems & un travail considérables, annonce dès à présent ce sujet, qui consiste à *determiner la nature des Anxi Spasmodiques proprement dits, à expliquer leur maniere d'agir, à distinguer leurs diferentes espèces & à marquer leur usage dans les maladies.*

Cette Question paroît si intéressante à l'Académie, qu'elle ne veut point fixer l'étendue des Mémoires; quelque long que soit un Ouvrage, s'il mérite son approbation il aura droit à ses suffrages & à la Couronne Académique.





AUX EDITEURS,

Sur un nouvel Echapement pour les Montres

MESSIEURS,

COME je pense que vous concourez au même but que moi, qui est d'avancer le bien public, c'est une raison de plus pour me persuader que vous voudrez bien insérer cette petite pièce ou essai dans votre Journal.

Pour tendre de plus en plus à la perfection de l'Horlogerie, & exciter l'émulation des Horlogers, de même que celle de plusieurs Persones, qui s'appliquent avec succès à cet art, sans en faire profession, on propose un Echapement pour les Montres, qui ait toutes les qualités ci-après spécifiées, en avertissant qu'on en a trouvé un qui les a toutes, & qui ajoute à cela, la parfaite régularité, la solidité, la simplicité, & la facilité dans l'exécution, ainsi que dans la conservation & les réparations. On peut assurer que l'on en a fait l'expérience la plus exacte, en le confrontant avec tous ceux que l'on a tenus pour les meilleurs jusqu'à présent con-

& qui n'ont pû se soutenir jusqu'ici, comme celui en question, depuis l'an 1758 que l'on a comencé de l'expérimenter. On offre d'en subir rigoureusement l'examen & l'expérence la plus scrupuleuse, lors que la publication en sera assez interressante.

Voici quelles sont les propriétés de cet Echapement.

1^o. Il n'y a pas, come à tous ceux que l'on conoit, de renversemens, ni de contrebattemens, c'est à dire, que le Balancier peut vibrer, autant de tours que le Spiral lui donera de liberté, sans que pour cela, le mouvement s'arrête, perde, ou gagne de vibrations.

2^o. Il résulte de là, que cet Echapement n'ayant pas de contrebattemens ni de renversemens, le porté, les secouffes, ou quelles autres agitations que la Montre reçoive, ne pourront la déranger.

3^o. Il est par là même hors des accidens qui arrivent quelques-fois aux Montres ordinaires dans les fortes secouffes, lors que le Balancier redone vivement en arrière, & qu'un des pivots se casse.

4^o. Il est encore exempt d'un inconvénient fort considérable, qui se rencontre dans plusieurs Echapemens, tant à repos, qu'à recul, savoir que lors qu'en remon-

tant la Montre , on fait rétrograder le rouage du mouvement, il arrive souvent que les dents de la roue de rencontre, ou de celle d'échappement, s'acrochent en arrière, avec les palettes du Balancier & l'arrêtent violamment & tout d'un coup, ce qui ne peut manquer de donner un grand effort à ses pivots & aux dents de la roue. Il est aisé de s'en convaincre, en arrêtant le mouvement par la clé.

5°. Il est aussi très avantageux pour la durée d'une Montre, en ce que la roue d'Echappement, qui à le double ou le triple de dents d'une roue de rencontre de Montre ordinaire, soulage beaucoup toutes les pièces du mouvement, puis qu'elle ne fait que la moitié ou le tiers du chemin d'une roue de rencontre, en sorte qu'elle doit moins user ses pivots & les trous qui les recoivent aux platines, de même les dents de la roue revenant plus rarement à leur action, dureront d'avantage. Par ce moyen on peut faire des roues du mouvement moins nombrées avec de plus fortes dents, & avoir des pignons gros avec plus d'ailes, en sorte que l'on pourroit faire des Montres à quatre roues aussi facilement, qu'on les fait ordinairement de cinq.

6°. Cet Echappement exige moins de

place & d'embaras qu'aucun autre, à cause de sa simplicité, soit pour la hauteur de la cage, que l'on peut tenir aussi basse que possible, soit pour sa grandeur, que l'on peut beaucoup retrancher, en tenant des roues fort petites, étant peu nombrées; soit pour la place où l'on veut poser le Balancier, parce que ce qui en compose l'arbre étant très petit, peut se placer aisément où l'on veut.

70. Enfin il est plus comode, pour ôter & remettre le Balancier que beaucoup d'autres, qui exigent trop de précautions, qui s'acrochent aux dents & à la potence, & qui occasionent quelquefois la rupture de la verge du Balancier.

Voilà quels sont les avantages de cet Echapement sur les autres; l'utilité générale qui en doit résulter est un puissant motif pour le rendre public. Il y aura en outre un plan général pour la bone façon de ces Montres, en retranchant plusieurs pièces inutiles des ordinaires, & composant mieux beaucoup d'autres; cela fera que lors qu'on sera acoutumé à cette nouvelle façon de Montres bien exécutées, on sera aussi surpris d'en voir une variable, qu'on l'est aujourd'hui d'une qui ne varie point.



E N I G M E.

JE vais t'apprendre mon desin :
 Juge s'il est heureux ou déplorable :
 Dès que je suis formé, mon père impitoyable
 Me plonge le fer dans le sein.
 Je suis fait pour servir une fière maitresse,
 Que pourtant je tiens sous mes loix,
 Et qui souvent pour marquer sa noblesse,
 Va du même pas que les Rois.
 Si celle que je sers est richement parée,
 Je me ressens de son superbe atour ;
 En campagne, en ville, à la Cour,
 Elle a toujours une garde assurée.
 Quand je la gouverne, elle est bien :
 M'échape-t-elle, on la craint d'ordinaire ;
 Aussi jamais on ne m'impute rien
 De tout le mal qu'elle peut faire.
 Il est vrai que dans son emploi ,
 Pour elle mon secours est de peu d'importance ;
 Mais du moins elle trouve en moi
 Son repos & son innocence.

T A B L E.

E SSAI sur cette Question : Quels sont les moyens de tirer un Peuple de sa corruption & quel est le plan le plus parfait que le Législateur puisse suivre à cet égard?	353
Le vrai Talisman Chapitre IV.	371
Lettre à M*** sur le Duel.	383
Fragment sur les Questions proposées touchant les Paturages publics & les Prés Artificiels.	392
Pensées & Observations tirées des Considérations sur les Corps organisés par M. Charles Bonnet.	402
Aux Editeurs sur le Journal Helvétique.	426
Réflexions sur le Temps.	434
Anonce de Livres.	437
Extrait du Bucheyon Comédie.	439
Le Bel Esclave, ou la Vertu victorieuse de l'Amour.	444
Prix Académiques.	457
Lettre sur un nouveau Règlement de Montres.	459
Enigme.	463

